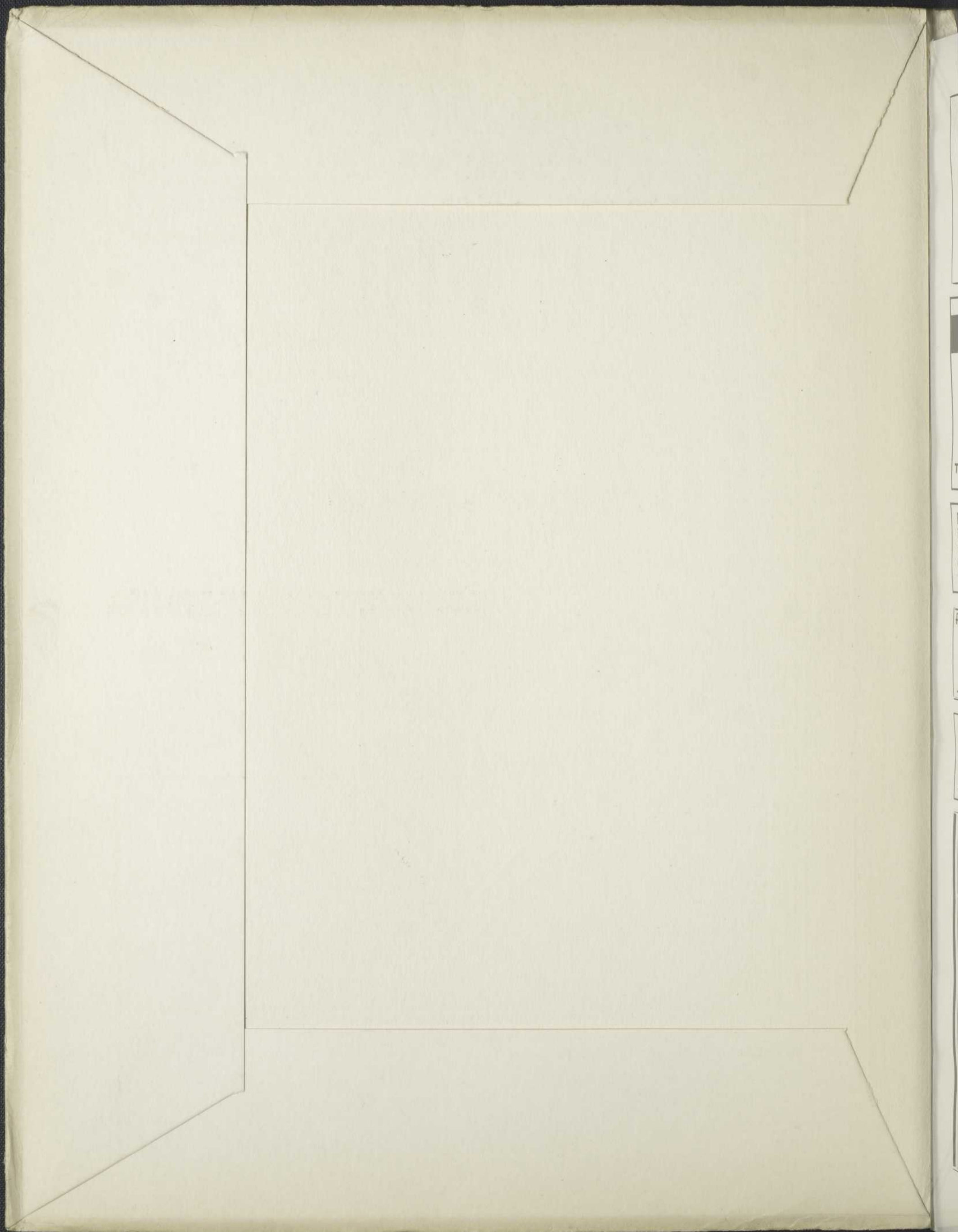


PER
P-382
EX-2
N

REVUE
DOMINICAINE





ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1^o COURS RÉGULIERS:

- (A) TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES
- (B) DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2^o COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:
— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3^o COURS DE SOIRS

COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU
PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J.S. Ruelland CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débossage de tous genres.

Spécialité:—
Peinturage Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

Escaliers en fer pour
intérieur et extérieur
Sauvetage en fer
Clôtures en fer de tous
modèles. Châssis en acier

ANTONIO BUREAU

ENTREPRENEUR

FER E BRONZE ORNEMENTAL

Tél. 6334 110, 3^{ème} RUE, LIMOILOU, QUÉBEC, P.Q.

Grilles en fer forgé et décoratif
Croix d'églises et de cimetières
Lampadaires et Lustres.
Tous travaux sur plans
exécutés avec soin.

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

J. Ed. Mignault



Gradué, docteur en optique de Détroit
et Phil. Ex. pour C.N.R. Ursulines:
E. Lines Ltd., etc., Marine, Aviation.

OPTOMÉTRISTE

EXAMEN de la VUE
LUNETTES, etc.

Corrections musculaires
Exercices orthoptiques

Tél. 2-1803 52, rue St-Jean, Québec, P.Q.

POUDRE À PÂTE - POUDRE À PAIN - ÉPICES - THÉ - CAFÉ - TRAVAIL DE MOUTURE - ETC.



J.-W. PAGÉ

13 RUE CHAMPLAIN
Tél: 2-8367

QUÉBEC, P.Q.
Importateur - Manufacturier

TÉL. BUREAU: 2-1877

TURCOTTE & GOUSSE ENRG.

PHOTOGRAPHES

Spécialité: Photographie Commerciale et Studio

85, DORCHESTER — COIN ST-JOSEPH — QUÉBEC

LA PÂTISSERIE FRONTENAC

GÂTEAUX POUR TOUTES OCCASIONS

Spécialité: Petits Gâteaux pour les Thés et pour Banquets
Prompte livraison pour commandes par téléphone

300, RUE ST-JEAN — TÉL. 2-5721 — QUÉBEC

J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS ET MANUFACTURIERS

Sculpture dans tous les styles — Dorure au bruni et à l'huile
Autels — Ornaments — Mobiliers d'églises — Etc.

ST-ROMUALD, CO. LÉVIS, P.Q. — TÉL. BELL 36w

Tél. Bureau: 3-2572

Tél. Résidence: 3-4129

P. E. LAROCQUE

ENTREPRENEUR LICENCIE

Chauffage — Plomberie — Electricité

86, COTE D'ABRAHAM

QUEBEC

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUEBEC

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUEBEC

Bonnes adresses à consulter

ARCHITECTES:

Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec
 Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS:

Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
 Gastonguay et Giroux, 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec
 Joncas et Malouin, 229, rue St-Joseph, Tél. 8018 Québec

ARROSEURS AUTOMATIQUES:

"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,
 6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal

ASCENSEURS:

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec

ASSURANCES:

La Sauvegarde, Cie d'assurance sur la vie Montréal

ASSURANCES GÉNÉRALES:

Côté, H. J. E. et Cie, 120, Clarence, Tél. 4-0670, Ottawa, Ont.
 Courville, Georges E., 139, Principale, Tél. 3-1056, Hull, P. Q.

AUTOMOBILES ET ACCESSOIRES: RÉPARATIONS:

Morisset et Frère, 337, Prince-Edouard, Tél. 7158 Québec

AVOCATS:

Beauregard et Beaudry, 507, Place d'Armes, HA. 4139, Montréal
 Bédard, Rodrigue, 129, Principale, Tél. 2-9104 Hull, P. Q.
 Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 Montréal
 Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal
 Desjardins, Wilfrid, 80, St-Pierre, Tél. 2-2549 Québec
 Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal
 Lafleur, Lorenzo, 45, Rideau, Tél. 2-1833 Ottawa, Ont.
 St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.
 Vien, Faribault et Trudeau, 132 o., St-Jacques, BE. 1088, Mtl.

BANQUES:

La Banque Provinciale du Canada, 221 ouest, St-Jacques,
 Tél. HA. 7151, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX:

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BIJOUTIERS, MANUFACTURIERS, ARTICLES DE SPORT:

Marcel Frères, 307, Dalhousie, Tél. 3-6888 Ottawa, Ont.
 Guindon, L., 127, Principale, Tél. 3-3329 Hull, P. Q.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION:

Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOUCHERS:

Gaboury, J. E., Place du Marché St-Hyacinthe, P. Q.

BUANDERIES:

Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal

CALICES, CIBOIRES:

Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal

CÉRAMIQUES, TUILES, MARBRE, TERRAZZO:

Cie Canad. de Carrelages Ltée, 27 et 37 ouest, Jean-Talon, Mtl

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX):

Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec
 Syndicat National du Combustible, Inc. P. Gingras, Prés. Gér.,
 67, Buade, Tél. 7111, Québec

CLOCHES, CHEMINS DE CROIX, CALVAIRES:

Cogné, Dominique, 46 ouest, Notre-Dame, LA. 5635, Montréal

CLÔTURES:

Frost Steel & Wire Co. Ltd., 1105 o., N.-Dame, WI. 1149, Mtl.

COMPLIMENTS:

Un ami de la Revue.

CONSTRUCTEURS GÉNÉRAUX:

Lamontagne, F.-X., 411, boul. Charest, Tél. 3-0590 Québec

CONSTRUCTION DE PAVAGE:

Construction Rive-Sud Inc.,
 1822, Des Carrières, Tél. CA. 6988, Montréal

CONTRACTEURS, MÉTAUX DE TOUS GENRES:

Cronier, J. A. et Cie, 27, Lett, Tél. 8-0987 Ottawa, Ont.

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE:

Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec

COURS PRÉPARATOIRE AU COLLÈGE STANISLAS:

Girard, Mlle Marie, Directrice, 4648, Av. du Parc, CR. 1791, Mtl.

COURTIERS EN ÉPICERIES:

Brault, Anastase, 1891, Roberval, WE. 4237 Montréal

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES:

Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES:

Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF:

Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX:

Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS:

Maranda, Delphe, 812 1/2, St-Valier, Tél. 2-3808 Québec

ÉPICIERIS-BOUCHERS:

Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS:

D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
 Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
 Laporte, Hudon, Hébert, Ltée, 640 o., St-Paul, MA. 3761, Mtl.
 Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC:

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE ET MOULÉES DIVERSES:

Avard, Tancrede, 36, Henderson, Tél. 2-4028 et 2-4029, Québec

FOURRURES:

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
 Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
 Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec
 Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 Québec

HABITS ET MERCERIES:

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HÔPITAL PRIVÉ — MATERNITÉ:

Hôpital Sainte-Marguerite, 1435, Amherst, FR. 7623, Montréal

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ:

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPORTATEURS: (LAMES DE RASOIRS, CRÈME À BARBE, ETC.):

Phillip's Sales Reg'd, 72 ouest, Craig, Tél. LA. 7419, Montréal

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.):

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

JOURNAUX:

L'Action Catholique Québec
 Le Droit Ottawa, Ont.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE:

"Clark Dairy Ltd", 634, Av. Bronson, Tél. 7-2600, Ottawa, Ont.
 La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
 Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

Bonnes adresses à consulter

LEVURES:

Lallemant, Fred et Cie, 1620, Préfontaine, FR. 3194, Montréal

LIBRAIRES:

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

MAGASINS À RAYON:

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec
 Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec
 Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
 Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec
 Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 Hull, P. Q.
 Syndicat de Québec Ltée, 215, rue St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS:

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE BOIS:

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl

MARCHANDS DE CHAUSSURES:

Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 St-Hyacinthe

MARCHANDS DE FARINE "REGAL":

St-Lawrence Flour Mills Co., Ltd., 2110 ouest, Notre-Dame,
 Tél. WI. 7191, Montréal

MARCHANDS DE GLACE:

Normandeau, A., 2114, Old Orchard, Tél. DE. 6526 Montréal

MARCHANDS DE POISSON:

"Lapointe Fish Market", Marché "Byward", Tél. 3-9309, Ottawa

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS:

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
 Simard, J. A. et Cie, 1 est, St-Paul, Tél. LA. 1950 Montréal

MARCHANDS TAILLEURS:

meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 Montréal
 Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC.:

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION:

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS:

Baril, Dr Henri, 3192 est, Ste-Catherine, Tél. AM. 6658, Mtl.
 Bélie, Dr Rosalind 1595, St-Denis, Tél. HA. 3798 Montréal
 Bergeron, Dr Geo. H., 143, Hôtel-de-Ville, Tél. 2-1248, Hull, P.Q.
 Bruchési, Dr Geo. L., 204, Principale, Tél. 2-7691, Hull, P. Q.
 Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
 Gratton Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
 Lafortune, Dr P.-E. (fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.
 Morissette, Dr Amaury, 3, Kent, Tél. 2-5414 Hull, P. Q.
 Pilon, Dr Henri, 251, Boul. St-Joseph, Tél. 2-0563 Hull, P. Q.
 Pouliot, Dr Antoine 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 Québec
 Samson, Dr J.-Ed., 2150 o., Sherbrooke, WI. 8967 Montréal

MEUBLES ET ACCESSOIRES DE BUREAU, NEUFS ET USAGÉS:

Boivin et Levasseur Enrg., 117, Côte d'Abraham, 2-1771, Québec

MEMBRES ARTIFICIELS:

J.-A. Duckett, 2014, Bleury, Tél. Harbour 0630 Montréal

MONUMENTS FUNÉRAIRES ET RELIGIEUX:

Hurtubise, Albert Enrg., 6752 est, Sherbrooke, CL. 2290, Mtl.
 Laurin, J. P., 95, George, Tél. 4-0417 Ottawa, Ont.

NETTOYEURS DE FOURRURES, EMMAGASINAGE:

Lafleur, J.-V., 562, Guizot, Tél. DU. 5177 Montréal

NÉGOCIANTS DE PAPIER ET SES PRODUITS:

MacGregor Paper & Bag Co. Inc.,
 451, St-Sulpice, Tél. LA. 2274-2275, Montréal

NOTAIRES:

Des Rosiers, Renri, 165, Principale, Tél. 2-6873 Hull, P. Q.
 Labrèche, Albert, 10 ouest, St-Jacques, Tél. MA. 3373, Montréal
 Valade, Henri, 6508, 1ère Avenue (Rosemont), CR. 0950, Mtl.

OCULISTES:

Drouin, Dr Adolphe, 197, Rideau Ottawa, Ont.

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS:

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
 J. Grégoire Bélanger (ass. F.-X. Bordeleau),
 534 est, Beaubien, Tél. CR. 8730, Montréal
 Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe

PHARMACIENS:

Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.)
 3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal
 Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
 Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 Québec
 Roussel, J. L., 19, Dalhousie, Tél. 3-4901 Ottawa, Ont.

PHARMACIENS EN GROS:

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES:

Edwards, W. B., 225, St-Jean, Tél. 2-7595 Québec

PIERRE ET SABLE:

Verreault, Elz., Ltée, 194, du Pont, Tél. 4-1221 Québec

PLANCHERS SABLEURS:

Dufour, E., 82, Côte Ste-Geneviève, Tél. 2-4360 Québec

PLOMBERIE, CHAUFFAGE:

St-Cyr Wilfrid D., 68, Notre-Dame, Tél. 2-0220 Hull, P. Q.
 18, Rideau, 3-3672, Ottawa, Ont. — 37, o. N.-D. LA. 8380, Mtl.

PLOMBIERS-COUVREURS:

Jetté, J. W. Ltée, 350 est, Rachel, Tél. MA. 4184 Montréal

PLOMBIERS-COUVREURS-ELECTRICIENS:

Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS):

Old City Mfg. Co. Ltd., 4 Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273 Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES:

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal

PROVISIONS-POISSON-FRUIT, ETC.:

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec

QUINCAILLERIES EN GROS:

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec
 Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES:

Gravel Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
 Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal

RÉPARATION DE MEUBLES DE TOUS GENRES:

Larochelle, J.-E., 119 1/2, Richelieu, Tél. 2-1498 Québec

RESTAURANTS:

Chez Marino, 142 1/2, St-Jean, Tél. 2-0058 Québec

SAVONS:

Savonnerie Bourbeau Enrg., 675, Chemin Ste-Foy Québec

TERRA COTTA:

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS:

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT:

Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
 Tél. HA. 5168, Montréal

Cinquante années de service COURTOIS

1890 —●— 1940

MAURICE BERNARDIN
JEAN-LOUIS BERNARDIN
ANDRÉ BERNARDIN



COURTOIS FRÈRES
ASSURANCES ENRG.

Cinquante années de service COURTOIS

1890 —●— 1940

TÉLÉPHONE: CH. 3195
1285, RUE VISITATION
M O N T R É A L

Tél. FI. 5221

1962, GALT

Daigle et Paul Limitée

Marchands de bois

Seuls distributeurs pour portes "Morgan" flushwood

CHASSIS

PORTES



TÉL. 2-5087

J. A. ROCHETTE

MARCHAND DE CHAUSSURES

19, RUE ST-JOSEPH — — QUÉBEC



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872

SPÉCIALITÉS :

OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH,
MONTRÉAL

L'économie est une vertu cardinale dont la pratique facilite celle de toutes les autres, peut conduire au succès, parfois même au bonheur:

ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Daoust CHAUSSURE de SPORT

"HOCKEY, KI, BASEBALL"
"FOOT-BALL, BADMINTON"
"BOWLING, HUNTING"

DAOUST LALONDE & CIE LTEE

TÉL.
FRONTENAC
3186*



2565
CHAMBLY
MONTRÉAL

TÉL.
2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue
WELLINGTON
HULL, P.Q.



N. MARTINEAU & FILS

Tél. BE. 2318

1019, BLEURY

UNDERWOOD ROYAL
REMINGTON NOISELESS
STANDARD & PORTATIF

REVUE DOMINICAINE

Directeur

T. R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Conseillers

RR. PP. Ceslas FOREST, Benoît MAILLOUX, Raymond-M. VOYER,
Thomas-M. LAMARCHE, Albert SAINT-PIERRE, O. P.

*La Revue ne sera pas responsable des écrits de
collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.*

ABONNEMENTS

Canada : \$3.00 ; Etranger : \$3.25 ; Avec le Rosaire :
25 sous en plus ; Le numéro : 30 sous.

Abonnement de soutien : \$10.00

PUBLIÉE À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, Av. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

Canadian Plaque Co. Ltd
 MANUFACTURIERS de PLAQUETTES sur BOIS, divers SUJETS RELIGIEUX.
 d'après le nouveau procédé
GLASTEX
 VERDUN, P.Q.

Tél. Fitzroy 5655 720, Av. Marin

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
7 à 8 - P.M.

Dr P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:
 MALADIE CHRONIQUE/
 CANCER, TUBERCULOSE,
 ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895
 900 est. Sherbrooke

FACTEURS d'ORGUES

Casavant Frères
 Limitée

ÉTABLIE en 1880

ST-HYACINTHE, P.Q.

Au delà de 1600 orgues à tuyaux de toutes dimensions ont été installées par cette maison dans toutes les Parties du monde.

Art Commercial

Paul & Marcel

ARTISTE
 à l'OEUVRE de PRESSE DOMINICAINE

Tél.: ELwood 1232
 4421, ave Oxford

EUGÈNE CÔTÉ
 PRÉSIDENT
J.A. & M. CÔTÉ LTÉE

Manufacturier
 de chaussures

ST-HYACINTHE

VOTRE ALLIÉE

Au service du public depuis plus de soixante ans, la Banque Canadienne Nationale se préoccupe d'assurer le succès de ses clients, auquel est lié son propre succès. Désireuse de coopérer avec vous, elle vous réservera le meilleur accueil, quelle que soit l'importance de votre entreprise ou votre compte.

Banque Canadienne Nationale
 Actif, plus de \$150,000,000
 537 bureaux au Canada
 St-Hyacinthe

RAOUL REINAUD
 STÉNOGRAPHE OFFICIEL
 MEMBRE de l'ASSOCIATION des STÉNOGRAPHERS POLYGLOTTES de PARIS

Préparation aux examens pour l'admission à la pratique de la sténographie officielle

COURS JOUR et SOIR PRIX MODÉRÉS
 7436, 1^{re}ue ST-DENIS MONTRÉAL Tél. DO. 6928

Cours privés de sténographie bilingue, Dactylographie, FRANÇAIS et ANGLAIS, OUVRAGE de BUREAU

L'ILLUSTRATION PRIX 3c
 NOUVELLE ÉDITION QUOTIDIENNE

TARIF d'ABONNEMENT

MONTRÉAL et BANLIEUE..... \$ 6.00
 PROVINCE..... \$ 5.00

TÉL.: FA 1171* 1124 est., MARIE-ANNE CASE POSTALE 1480

DU BON LAIT DE CHEZ-NOUS

COOPERATIVE
 Lait et Crème Montréal

4105 est, Notre-Dame AMherst 2171

tél. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
 MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.

Tél.: LANcaster 9018

J.H. LAMARCHE

RELIEUR et RÉGLEUR
 spécialité: LIVRES de BIBLIOTHÈQUES

415 ouest, St-Jacques Montréal

Novembre 1940

T. R. P. M.-Ceslas FOREST, O. P.

Coordination de notre enseignement

R. P. Marie-Alain COUTURIER, O. P.

L'Eglise de France et la liberté

Mlle YVONNE LAPLANTE

Jacques Copeau et le théâtre contemporain

M. Ernest PALLASCIO-MORIN

Propos d'un publicain

Le Sens des Faits

Un problème d'homme... la J. E. C., par le T. R. P. Ange-M. BISSONNETTE, O. P. — Remerciements, par le T. R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P. — Projection : *How to win friends*, par CRITICUS.

L'Esprit des Livres

Cournot : *Considérations sur la Marche des idées et des événements dans les temps modernes* (A.-M. M.) Ravaisson : *Testament Philosophique* (A.-M. M.) Bertier : *L'Orientation Professionnelle de la Jeunesse Bourgeoise* (N. M.) Bousquet : *Les Jours et les Heures* (E. B.) Fournier : *La Théologie de l'Action catholique* — David : *Les douze promesses de Paray-le-Monial* (A. P.) Bovey : *Les Canadiens français d'aujourd'hui* (A.-M. R.) Un religieux contemplatif : *Manete in dilectione mea* (A. P.) L'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin : *Huitième session* (A. P.) Charbonneau : *Tel qu'en sa solitude* (V.-R. C.) Turcot : *Le Maître* (J.-M. G.)

*Fortement recommandée
par la Faculté*

contre LE RHUMATISME, L'ARTHRITISME, LA DYSPEPSIE ET LES AFFECTIONS VÉSICALES, HÉPATIQUES ET RÉNALES.

**VICHY
CÉLESTINS**

*La Plus Renommée des Sources
Alcalines Naturelles*



Spécifiez
VICHY-
CÉLESTINS

L'embouteillage
sur place
est contrôlé
par l'état
français

*Alcalifiant
Naturel
Anodin*

**BLACK
CAT**

va de l'avant !



La favorite des fumeurs depuis 30 ans

Avec ou sans bout
de liège

8 pour 11c — 20 pour 28c

Tél.

Fitzroy

8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES

En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5 5 6 5

Chemin de la
Côte St-Paul

Montréal

FARINES à GÂTEAUX
— PRÉPARÉES —
GÂTEAUX au CHOCOLAT
GÂTEAUX aux ÉPICES
GÂTEAUX BLANCS
FARINES à BEIGNES

SMITH & O'FLAHERTY LIMITED

IMPORTATEURS, MANUFACTURIERS & DISTRIBUTEURS
de Gélatines, Condiments, Huiles essentielles et essences culinaires
de la plus haute qualité

85 A ouest, VITRÉ

MONTRÉAL

Tél. HA. 53 97

POUDRE MERINGUE
GÉLATINES —
— ESSENCES
VANILLE, CITRON,
ORANGE, ÉRABLE.

ENCOURAGEZ notre INDUSTRIE CANADIENNE-FRANÇAISE CATHOLIQUE

La Cie de Liqueurs

Corona

LANIEL & FRÈRE, prop.

LIMITÉE



Tél. Wilbank 0470
3159, av. VERDUN
VERDUN

PRODUITS RECOMMANDÉS
CONFITURES
Marques:
Renaud et Fruitai
Beurres sucrés variés
Beurre d'arachide
Gelée à dessert
Poudre à liqueurs
Sirop de table, etc.

RENAUD & FRÈRES INC.

MANUFACTURIERS de CONFITURES et d'autres PRODUITS ALIMENTAIRES

Tél. FRontenac 3197

MONTRÉAL

1337 est, rue ONTARIO

Assurez-vous du
maximum de qualité
toujours égale pour
un prix raisonnable
"Qualité et saveur
valent mieux que
prix trompeur."

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef: Omer HÉROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

EDITION QUOTIDIENNE

CANADA \$6.00
(Sauf Montréal et banlieue)

E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE 10.00

Coordination de notre enseignement

La question à laquelle nous voudrions répondre est celle-ci : notre enseignement a-t-il intérêt à se rapprocher de plus en plus de l'enseignement commun en Amérique et à se modeler sur lui ?

Si, par enseignement, nous entendons la formation elle-même de notre jeunesse, la somme de connaissances qu'il convient de lui inculquer, la réponse ne peut être que négative. Si, au contraire, nous voulons désigner par là les cadres dans lesquels cet enseignement doit être distribué, nous pensons qu'il y aurait intérêt à ce que les nôtres ne s'éloignent pas trop de ceux qui sont adoptés partout sur cet immense continent.

Nous tenons à faire remarquer d'abord qu'il ne s'agit nullement de remplacer notre culture traditionnelle française par une autre anglo-canadienne ou anglo-américaine. Nous ne sommes pas un groupement d'immigrants destinés à se fondre un jour ou l'autre dans le grand tout anglo-saxon. Nous sommes un peuple distinct, en partie du moins autonome, appelé à vivre et à se développer dans le sens de ses origines. A ce peuple français, il faut donner une âme française ; ce qui n'a guère de chance de se réaliser que si l'école, le collège et l'université sont également français.

Sans doute, de ce que notre enseignement doit rester traditionnel et français, il ne faudrait pas en conclure qu'il doive rester immobile, figé dans des formes désuètes. Il y a des progrès qu'il ne peut ignorer, des besoins nouveaux auxquels il doit faire face. Certains de ces besoins tiennent du temps, d'autres tiennent

du milieu. Nos jeunes gens doivent entrer dans la vie aussi bien préparés que leurs jeunes compatriotes anglo-saxons. Rien n'empêche cependant que cette préparation ne se fasse à la française. C'est au contraire la seule façon pour nous d'offrir quelque chose d'original et d'intéressant.

Nous n'insistons pas davantage sur ce point qui n'est guère discuté et nous en arrivons au second aspect de la question, à savoir l'intérêt qu'il y aurait pour nous à ce que les cadres de notre enseignement ne s'éloignent pas trop de ceux qui sont acceptés universellement tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

Si l'on excepte la partie française de la Province de Québec, nous voyons que partout ailleurs en Amérique l'enseignement se divise de façon identique. Il y a un cours primaire de huit ans, suivi de quatre années de High School, puis un cours universitaire de quatre ans (Arts' ou College Course) se terminant par le baccalauréat ès arts. Nous établirons plus loin qu'il faudrait bien peu de changements dans notre système d'enseignement pour le rendre conforme à celui-là.

Disons auparavant quels avantages nous pourrions en tirer. Jusqu'ici nos contacts avec les universités américaines n'ont pas été très fréquents. Nous pensons qu'ils le deviendront de plus en plus. La guerre, en rendant impossible tout séjour d'étude en Europe, ne fera qu'accélérer un mouvement commencé depuis longtemps. Dans bien des domaines les universités américaines se classent parmi les premières du monde. Et, comme elles sont tout près de nous, il est probable qu'un nombre de plus en plus grand des nôtres iront leur demander ce que, pour diverses raisons, ils ne peuvent aller chercher en Europe.

Or, ceux qui en ont fait l'expérience savent combien il est difficile, à l'heure présente, d'ajuster nos titres à ceux des univer-

sités américaines et de faire apprécier à leur juste valeur les années d'études déjà faites. Il en est de même d'ailleurs pour les étudiants américains ou anglo-canadiens qui viennent poursuivre chez nous des études déjà commencées. Et, comme ces échanges, échanges d'élèves ou échanges de professeurs, deviendront, nous le répétons, de plus en plus nombreux, nous ne voyons pas du tout pourquoi nous continuerions à garder nos vieux cadres et à nous isoler ainsi du reste de l'Amérique. Nous sommes convaincu au contraire qu'un remaniement — du genre de celui que nous avons proposé il y a une dizaine d'années — ne pourrait que donner plus d'efficacité à notre enseignement. C'est ce projet que nous voudrions exposer et discuter ici¹.

Nous avons suggéré d'abord que l'enseignement secondaire fût vraiment la continuation de l'enseignement primaire. Ce qui n'est pas tout à fait le cas aujourd'hui. On commence le cours classique aussi bien après la sixième et la septième année qu'après la huitième. Les élèves sont donc inégalement préparés. C'est pour y suppléer que, dans certains collèges du moins, on reprend en entier des matières universellement enseignées à l'école primaire, l'arithmétique par exemple. On le fait rapidement, mais c'est quand même un ennui et une perte de temps pour la plupart des élèves.

Le cours primaire — de même durée que dans les milieux

1. Il y a quelques années Mgr Gauthier nous avait demandé de mettre par écrit un certain nombre de suggestions que nous avons cru pouvoir lui faire au cours d'entretiens particuliers. Ce rapport était évidemment confidentiel. Outre les copies destinées à Mgr Gauthier et au Cardinal Rouleau, deux ou trois autres seulement furent distribuées à des personnages officiels. Une de ces dernières tomba entre des mains plus malveillantes que scrupuleuses. Elle fut reproduite et envoyée aux Supérieurs de nos collèges sans mention de l'auteur et sans indication de l'expéditeur. Un peu plus tard, la Commission des études de l'Université de Montréal nomma une commission pour étudier quelques points de ce projet. Devant certaines oppositions, on pensa qu'il était inutile de la réunir. Le projet n'était évidemment pas mûr.

américains ou anglais — devrait donc se terminer par un examen général et identique. Seuls, ceux qui auraient passé cet examen avec succès, pourraient aborder les études secondaires. Il y aurait là un minimum fixe, bien déterminé d'où l'enseignement classique pourrait partir.

Les élèves sortis du primaire pourraient opter entre le primaire supérieur et le secondaire. Le primaire supérieur serait principalement une préparation à la vie. Tout en poursuivant la culture générale, il prendrait aussitôt une orientation pratique : commerciale, technique ou agricole. Par contre, l'enseignement secondaire garderait son caractère traditionnel de formation générale désintéressée. Il serait sans doute une préparation à la vie, mais une préparation plus lointaine et, au début du moins, identique pour tous.

Pour nous borner ici à l'enseignement secondaire, nous savons comment il est distribué chez nous et dans le reste de l'Amérique. Chez nous un cycle de cinq ou six ans se terminant par un examen qui porte exclusivement sur les lettres, puis un cycle de deux ans suivi d'un second examen portant non moins exclusivement sur la philosophie et les sciences. Le baccalauréat ès arts dépend de la réussite de ce double examen. Chez les Canadiens de langue anglaise au contraire, il y a deux cycles de quatre ans, le premier conduisant à l'immatriculation, le second, au B. A. Les deux examens portent à la fois sur les lettres et sur les sciences.

On nous dit que nos collèges songent de plus en plus à établir, après la quatrième année, cet examen d'immatriculation que nous précisons il y a déjà plus de dix ans. Il y aurait à cela de grands avantages. Le premier avantage, celui-là d'ordre général, serait de conformer la distribution de notre enseignement secon-

daire à celle qui existe partout ailleurs au Canada et de faciliter les équivalences.

Un second avantage serait de permettre à ceux qui ne peuvent terminer leur cours classique d'utiliser de façon pratique l'enseignement reçu à date. Il faut sept ou huit ans aujourd'hui pour obtenir le seul diplôme reconnu, le baccalauréat, l'examen de rhétorique n'ayant aucune valeur pris séparément. C'est, pour les parents, de fortes dépenses à envisager, et, pour l'enfant, une longue étape à parcourir. Que l'on compare le nombre des élèves qui commencent leur cours classique à celui des finissants et l'on constatera que la très grande majorité quittent le collège avant d'avoir terminé leurs études. Ce qu'ils ont acquis leur sera sans doute utile, mais ne leur ouvrira aucune porte. L'immatriculation, au contraire, pourrait les conduire aux Hautes Etudes commerciales, à Polytechnique, à l'Institut agricole, etc. Ce serait peut-être le moyen d'orienter un plus grand nombre des nôtres vers les carrières scientifiques, industrielles ou commerciales.

Il va sans dire que cet examen d'immatriculation, sans être calqué sur celui des écoles anglaises, devrait quand même comporter à la fois des lettres et des sciences. Personne ne met plus guère en doute la supériorité d'une formation simultanée par les lettres et les sciences, sur la formation successive et alternée qui fut la nôtre si longtemps. L'initiation aux sciences, pour être efficace, doit se faire dès les premières années et graduellement. Nous nous bornons à renvoyer le lecteur à l'article, si au point, de M. Lortie paru dans les deux derniers numéros de la Revue Dominicaine. Ajoutons seulement que l'immatriculation ne pourrait faciliter l'entrée de diverses grandes écoles qu'à la condition d'être une garantie de culture à la fois scientifique et littéraire.

Les quatre dernières années du cours classique sont regardées, même chez nous, comme des années universitaires. L'ensemble de nos collèges constitue ce que nous appelons à l'Université de Montréal la Faculté des Arts. Faculté tout à fait exceptionnelle, puisque ses règlements, à l'encontre de ceux des autres facultés, ne relèvent pas de la Commission des études. Ajoutons qu'au lieu de n'avoir, comme les autres facultés, que trois représentants à cette Commission des études dont elle reste indépendante, la Faculté des Arts en a vingt, c'est-à-dire autant qu'il y a de collèges affiliés.

On sait qu'à l'heure présente ces quatre dernières années se partagent comme suit : deux années de lettres et deux années de philosophie et de sciences. Chacun de ces cycles se termine par le baccalauréat. L'établissement de l'immatriculation n'amènerait pas nécessairement la suppression de ce double baccalauréat. Toutefois, si la distribution des sciences se faisait, comme elle y tend de plus en plus, sur toute l'étendue du cours classique, il deviendrait inutile d'y consacrer la moitié des deux dernières années. Les lettres — et il y aurait à cela un immense avantage — continueraient d'y être enseignées conjointement avec la philosophie et les sciences. Le baccalauréat unique porterait donc, comme l'immatriculation, à la fois sur les lettres et les sciences avec seulement en plus la philosophie. Ce serait une seconde étape de culture générale scientifique, littéraire et philosophique.

Dans les universités anglo-américaines et anglo-canadiennes, l'élève, dès le début de ces quatre années, commence à orienter ses études vers un but déterminé. Les matières entre lesquelles il peut opter sont nombreuses. Son baccalauréat sera en grande partie un baccalauréat de spéculation. Nous préférons le nôtre

COORDINATION DE NOTRE ENSEIGNEMENT

qui en est un de culture générale. Est-ce à dire qu'il doive être unique et identique pour tous ? Nous ne le pensons pas. Tel qu'on le conçoit aujourd'hui, nous admettons que c'est encore la meilleure préparation au sacerdoce et à certaines professions comme le droit. Mais tout le monde n'est pas appelé à être prêtre ou avocat ou notaire. Quant à ceux que leurs goûts et leurs aptitudes destinent de bonne heure à la science pure et appliquée, il n'y a pas de doute que ces quatre dernières années, tout en restant des années de culture générale, auraient avantage à prendre une orientation plus nettement scientifique. Cette bifurcation, après l'immatriculation, nous paraît de beaucoup préférable à celle que préconisait le Père Péguaire après le baccalauréat de rhétorique. Nos collègues pourraient ou non garder leur baccalauréat unique actuel ; il suffirait, au moins pour certaines facultés et écoles, de reconnaître une valeur égale à un baccalauréat obtenu différemment.

Voilà, dans ses grandes lignes, le projet que nous avons ébauché, il y a une dizaine d'années, et que nous n'avons pas voulu jusqu'ici rendre public. Si nous nous y décidons aujourd'hui, c'est que nous sommes convaincu que la question a fait, depuis lors, un grand pas. Nous avons laissé de côté plusieurs aspects du problème, pour le moins aussi importants : distribution des matières pour chacun des deux cycles de quatre ans, compétence exigée pour le personnel enseignant, etc. Tel qu'il est et même ramené à une simple question de cadres, nous croyons que ce projet mérite plus que la fin de non recevoir qui l'avait accueilli il y a quelques années.

M.-Ceslas FOREST, O. P.

Doyen de la Faculté de Philosophie
de l'Université de Montréal

L'Eglise de France et la liberté

A Jacques Maritain

Maintenant que, par la défaite, tant de choses dans mon pays semblent appartenir au passé et que je suis moi-même à l'étranger, ce qui me paraît, étant ainsi à distance, le plus caractéristique du catholicisme français à la veille de la guerre, c'était sa liberté.

Je sais que cela semblerait paradoxal à bien des catholiques canadiens. Voici donc ce que j'entends par cette liberté.

On sait que la liberté extérieure, la liberté d'action de l'Eglise catholique avait été mise par notre Troisième République à une rude épreuve. Toutes les forces de la démocratie semblaient jouer contre elle : entre autres choses, l'institution de l'enseignement laïque obligatoire en restreignant la liberté d'enseignement, et « la loi sur les Associations » en empêchant la fondation des monastères et le recrutement de certains Ordres religieux, avaient gravement entravé la liberté d'expansion du catholicisme.

Mais, du même coup, on provoquait dans cette Eglise ainsi maltraitée, une réaction qui se révélait vite beaucoup plus précieuse que les facilités et les biens dont on nous dépouillait : ce que l'Eglise perdait en liberté extérieure, elle le gagnait en liberté intérieure — très précisément en *liberté d'esprit*.

C'est de cette liberté d'esprit (liberté du jugement, liberté du cœur) que je veux parler et dont je crois pouvoir dire qu'elle était en France plus vivante, plus pure et donc plus exigeante

L'EGLISE DE FRANCE ET LA LIBERTÉ

que partout ailleurs. C'est en pensant à cette liberté-là que nous devons reconnaître que la « séparation de l'Eglise et de l'Etat », bien qu'elle soit en elle-même un mal, a été de fait pour l'Eglise de France non une mutilation mais une libération.

Naturellement, n'allons pas nous tromper sur les vraies causes : le premier principe de liberté d'esprit dans l'Eglise sera toujours la liberté même du Dieu qui l'anime. Pour tout chrétien et pour tout prêtre, la liberté d'esprit, c'est d'abord en lui la liberté de l'Esprit-Saint : « le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va... »

Cependant comme ce n'est pas dans les airs, mais dans les âmes seules que souffle l'Esprit, il se trouve que nous le détenons, que nous le portons en nous-mêmes. Et cela, comme un esprit peut en porter un autre, c'est-à-dire par un mystère de communion et de conformité. De telle façon que la liberté de Dieu agit en nous par notre liberté, et non pas par ce qu'il y a en nous de servile : Dieu est libre en nous et par nous quand nous le sommes, et des esprits entravés l'entravent.

Je ne dis donc pas que la « séparation de l'Eglise et de l'Etat » ait suffi à donner cette liberté d'esprit aux catholiques français, ni même qu'elle y ait été nécessaire. Mais ce que je veux dire c'est que les catholiques français, et spécialement les prêtres, ont gagné à cette séparation politique, qui avait paru désastreuse, un goût de l'indépendance spirituelle plus vif qu'ils ne l'avaient jamais eu, et qu'ensuite, plus ou moins consciemment, ils ont apporté ce goût et ce souci de liberté à l'étude et à la solution de tous les problèmes qui se posaient à eux (Dans le domaine social et politique, comme dans le domaine culturel).

Voici comment les choses se sont passées. Un double danger menace assez communément les mentalités ecclésiastiques (ca-

tholiques ou non) : un danger de servilité et un danger de cléricalisme.

« Servilité » est un bien gros mot : j'entends seulement par là une intime disposition de soumission au Pouvoir, et qui va, en gros, du conformisme à l'extrême docilité. On voit bien d'où cela vient : faibles et matériellement désarmés (et cela de par l'esprit même de l'Évangile : « vous serez comme des brebis parmi les loups ») les clercs regardaient d'instinct vers tout ce qui représente la stabilité ou la sécurité de l'ordre : par exemple, la police et la propriété, la puissance de l'État et de l'opinion publique ; et, dans les cinq parties du monde, cela a toujours disposé à certaines indulgences, à certains silences...

Mais en France, depuis cinquante ans, l'impossibilité de compter sur l'État, l'hostilité déclarée des milieux officiels, nous avaient, par contre-coup, rendu le sentiment de notre indépendance : les liens étaient tranchés ; l'État avait cessé d'être le protecteur, « l'allié naturel de la religion » ; nous n'en recevions plus un sou ; dès lors nous sentions mieux que notre vrai « royaume » à nous, n'était décidément « pas de ce monde », et que c'était un royaume de liberté...

Et c'était là, je crois, un premier aspect, assez clair, de notre liberté d'esprit : notre indépendance réelle en face des pouvoirs établis, en face de tout ce qui était « le monde officiel ». Et en voici un signe assez inattendu : la plupart des évêques et des prêtres ne désiraient guère, au fond, le rétablissement du Concordat entre le Saint Siège et la République. La paix, oui ; l'amitié si possible, mais pas trop de liens... Et je me souviens toujours d'un de mes oncles, un vieux moine bénédictin, que nos lois anti-religieuses ont fait vivre et mourir en exil, et qui, pour-

tant, disait de la « séparation » : « C'est le meilleur service qu'on pouvait nous rendre ».

Second aspect de cette liberté : le souci que nous avons ainsi de notre propre indépendance spirituelle, nous a donné, peu à peu, le sens et le respect de celle des autres. Car enfin on aime la liberté, ou on ne l'aime pas. Parce qu'il n'y avait pas de servilité, il n'y avait presque pas non plus de « cléricisme ». On sait ce que c'est : c'est cette corruption de l'autorité spirituelle par son extension abusive à des domaines qui ne relèvent pas d'elle. Les clercs, intellectuellement et pratiquement habitués aux solutions dogmatiques, y sont assez enclins. Cela fait un despotisme spirituel, qui n'est pas bien méchant et qui est souvent assez naïf, mais qui, pourtant, ferme l'esprit des ecclésiastiques à ce qui leur est étranger : ils n'y voient plus qu'ennemis à combattre.

Il me semble que ce travers disparaissait de nos mœurs ecclésiastiques. La célèbre déclaration de guerre de Gambetta : « le cléricisme voilà l'ennemi » avait à la longue, par un étrange retournement, produit ce petit miracle : laissant aux autres le soin et le gouvernement de choses qui, en somme, ne nous regardaient pas et auxquelles nous n'entendions rien, nous avons jeté sur ces domaines un regard désintéressé. Nous nous sommes mis à les regarder pour les « comprendre » — et c'est alors que les vraies conquêtes ont commencé : car la liberté de l'esprit c'est, au fond, une liberté de conquête, puisque la plus haute liberté de l'esprit est de pouvoir comprendre et, en un sens « devenir » ce qui nous est le plus étranger, le plus ennemi...

« Le grand scandale du dix-neuvième siècle, disait Pie XI, c'est que l'Église ait perdu la classe ouvrière ». Non seulement la classe ouvrière, mais les philosophes, les poètes les artistes... Tout cela nous était fermé, et disons-le franchement, *fermé*, dans

ce sens que nous n'y comprenions rien. Mais du jour où, en France, nous avons voulu comprendre, tout s'est ouvert : on vit bien alors ce que sont les conquêtes de l'esprit et qu'à comprendre l'ennemi on le gagnait.

Et il y eut dès lors d'admirables progrès en tous milieux : parmi les peintres, et les écrivains, cubistes, surréalistes, parmi les ouvriers, révolutionnaires ou non, parmi les francs-maçons et les Juifs, parmi les instituteurs laïques. Evidemment cela ne faisait pas toujours des catholiques de tout repos, et souvent ils donnèrent bien du souci à leurs pères spirituels, à leurs parrains. Mais enfin c'était la vie, l'espérance qui fleurissaient de toutes parts. C'était le christianisme à nouveau mêlé à tout ce qui était jeune, ardent, audacieux. C'était à nouveau, dans les mains des prêtres, le christianisme pareil à un morceau de pain, offert à tous. Et non pas je ne sais quelle arme défensive.

Que restera-t-il de tout cela ? La France a été vaincue parce que les Français ont trop aimé la liberté : toutes les libertés, celles du bien et celles du mal, hélas ! Dieu veuille que dans la discipline et le resserrement qui vont être nécessaires les catholiques français ne perdent point le goût de leur liberté, de cette indépendance dont ils ont su donner l'exemple. Puissent-ils encore, même dans la défaite, se souvenir qu'ils sont fils de « cette Jérusalem céleste qui ne les a pas engendrés pour la servitude, mais pour la liberté ».

M.-A. COUTURIER, O. P.

Jacques Copeau et le théâtre contemporain

Avoir osé ramasser, pour ainsi dire, en un seul article, trente ans d'histoire, et de l'histoire du théâtre français, cela peut sembler très téméraire et très audacieux. Qu'on se rassure, je me dégage immédiatement d'une grande responsabilité en n'adhérant pas à la corporation des critiques, « cette corporation qui a fait de Bataille un millionnaire et de Becque un raté, qui délire au Mot de Cambronne et qui bâille à Claudel » (Giraudoux). Ma responsabilité envers le théâtre sera tout simplement d'avoir évoqué pour vous sa grandeur actuelle à travers ces précurseurs qui sont en même temps réalisateurs et qu'on nomme avec Copeau : Jouvot, Dullin, Baty et Rocher. Cette « Compagnie des Cinq » a su comprendre et situer la véritable valeur du feu qui doit brûler, chaque soir, dans ces cheminées d'aération, qu'on appelle les scènes théâtrales.

Mais à tout seigneur, tout honneur ! Le premier hommage sera donc rendu au maître, à Jacques Copeau, dont l'influence fut si forte, si pénétrante, qu'il n'y a aujourd'hui dans le théâtre presque rien de bon où sa marque n'apparaisse, — et c'est pourquoi je m'y attarderai.

A la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, les premiers plans du panorama dramatique étaient occupés par les cyniques amuseurs des boulevards, juifs, pour la plupart, qui ne songeaient qu'à alimenter leur caisse. A la faveur d'une critique facile et d'une censure non moins tolérante, le répertoire s'abîmait dans les thèmes troubles et souvent orduriers. Antoine lui-même, un moment glorieux, abandonnait son fameux mouvement réaliste pour ne s'adonner qu'à la critique. Tout laissait prévoir

une irrémédiable crise du théâtre. Et pourtant l'on ne pouvait oublier sa vocation séculaire !

Notre génération devait-elle se contenter d'une industrialisation effrénée et d'une spéculation honteuse, d'un asservissement total aux puissances d'argent, somme toute, d'un art mourant ? Non, la scène française du XXème siècle devait connaître des jours plus glorieux, car un homme est venu dont le passage un peu rapide a suffi à amorcer la nécessaire révolution. Ce libérateur fut Jacques Copeau.

En 1913, il a trente-cinq ans. Fondateur et directeur de la Nouvelle Revue Française depuis 1909, il est aussi critique dramatique à l'Ermitage et à la Grande Revue. Homme de lettres qui n'a jamais complètement séparé la littérature et la scène, puisqu'il est quotidiennement penché sur l'actualité théâtrale, Copeau ne peut rester indifférent à l'état actuel des choses. Lui qui avait espéré, fidèle à ses rêves d'enfant, un théâtre de beauté, de vérité et de poésie, voilà qu'il ne rencontre que bassesse, canaillerie et mercantilisme. Il s'indigne « d'une production de plus en plus folle et vaine, d'une critique de plus en plus consentante, et d'un goût public de plus en plus égaré ». Il se révolte tant et si bien qu'il décide brusquement d'entrer dans la mêlée et de refaire le théâtre français.

Et Copeau est de taille à aborder cette grande œuvre de rénovation dramatique. Sans doute, la connaissance qu'il a de son art est toute littéraire et critique, et s'il a étudié les réalisations des grands metteurs en scène : *Craig, Stanislavsky, etc.*, ce n'est qu'au point de vue théorique ; mais il y a chez lui un courage intellectuel peu commun, une volonté insatiable de travail, et ce qui emporte tout, un instinct génial de la scène ; c'est ce qui l'aidera à accomplir des merveilles.

Ici, commence l'histoire du Vieux-Colombier.

Juin 1913. — Copeau doit d'abord se constituer une troupe ; on le voit dans le petit atelier de Montmartre, faisant défiler devant lui, les jeunes garçons et les jeunes femmes dont il doit former un groupe de dix à douze acteurs.

Dans cet examen, c'est plus le fonds naturel que le savoir-faire et les apparences du talent, qu'il s'efforce à discerner en chacun. Il se laisse renseigner par la qualité d'un sourire, par un mot que le cœur a peut-être dicté, cherchant avant tout, des tempéraments, des âmes honnêtes.

C'est dans cette simple audition qu'il a réuni ceux qui dans le plus pur désintéressement, ont formé l'âme vivante de la Compagnie du Vieux-Colombier : Jovet, Dullin, Blanche Albane, (épouse de Georges Duhamel), l'inoubliable Suzanne Bing et plus tard la célèbre Valentine Tessier. Bien d'autres noms peuvent s'ajouter à ceux-ci, mais je ne saurais m'y attarder.

Copeau n'est donc plus seul ; il a sa troupe, son théâtre. Que réserve-t-il à la scène française pour son relèvement ?

Quatre mois de préparation, passés à la campagne, au Limon, près La Ferté-sous-Jouarre, ramènent à Paris le maître et les disciples, liés par les mêmes aspirations, le même désintéressement et surtout la même sincérité.

Un dernier appel est lancé à la jeunesse et au public lettré ; le Vieux-Colombier ouvre ses portes en octobre 1913 avec les éternels chefs-d'œuvre des classiques, français et étrangers, qui formeront la base de son répertoire.

Copeau ne conçoit pas de réforme possible sans un retour vers ces grands maîtres de la vérité et de la poésie. Il les propose à un public qui les ignore comme, dit-il, l'antidote du faux goût et des engouements esthétiques, comme une leçon rigoureuse

pour ceux qui écrivent le théâtre d'aujourd'hui et ceux qui l'interprètent.

Molière guide donc les premiers pas de ces comédiens dans un art où tout est à découvrir. Il leur enseignera la règle du jeu, et leur donnera avec « la Jalousie du Barbouillé », ce goût de la farce nue qui orientera plus tard leurs préférences.

En sept mois, plus de dix pièces sont montées dont six comédies de Molière : *L'Avare* où Dullin triomphe, — *L'Amour médecin*, où Jouvot nous donne la première de ces créations bouffonnes qui l'ont mis si haut dans l'estime du public, — *le Médecin malgré lui*, — *Les Fourberies de Scapin*, — *la Jalousie du Barbouillé*, et *le Misanthrope*.

Le premier élan devait se terminer avec la magnifique « Nuit des Rois » de Shakespeare. Ce fut un triomphe : la joie des comédiens, la surprise et la reconnaissance du public, enfin la victoire sur les détracteurs et les tièdes. « Est-ce que j'exagère ? écrivait René Boylesve, au lendemain d'une représentation, il me semble avoir assisté à ce qu'on a jamais fait de mieux en fait de divertissement... J'ai pleuré et ri, enfin fait tout ce qu'un véritable spectacle doit provoquer sur un spectateur... » Ce jeu du rire et des larmes, ajoute Copeau, marque bien la délivrance de l'âme par la poésie. Il tenait donc la preuve que son effort n'était pas illusoire.

Malheureusement, au moment où se donnaient les premières représentations de « la Nuit des Rois », la guerre de 1914 se préparait : on était à deux mois de la mobilisation. Mais la flamme qui venait de briller au petit théâtre naissant, ne devait pas s'éteindre au cours de quatre années de guerre. C'est autour d'elle que devaient se rallier en novembre 1919 tant d'amitiés et de dévouements. Le grand cataclysme dispersa un peu la troupe

si unie : Dullin et Jouvet étaient aux tranchées. Copeau libéré en 1915, achevait d'établir dans l'étude, les fondations du travail futur.

Ces mois de relâche et de méditation devaient être de courte durée. En 1917, le Gouvernement de la République invitait le Vieux-Colombier à offrir aux Alliés d'Amérique, le divertissement d'un théâtre français. Il ira donc faire deux saisons à New-York. Entreprise insensée. Copeau y risqua les maigres économies que quelques mois de suspens lui avaient permis d'amasser. Il ne connut dans ce Théâtre Garrick, 35ème rue, qu'une production intensive et sans joie. La deuxième saison le broya littéralement : vingt-cinq spectacles en vingt-cinq semaines, deux répétitions par jour, deux matinées par semaine, une première tous les lundis. Copeau y laissa une réputation ineffaçable, mais il en rapporta aussi quelques blessures dont il ne s'est jamais complètement remis. Il fut payé pour savoir ce que c'est qu'une exploitation. « Je savais, dit-il, qu'elle use les forces les plus résistantes, risque de dévier les volontés les plus tenaces, gâche le travail, fausse les idées, détruit l'artiste ». Désormais il ne pense qu'à mettre à l'abri de cette exploitation les expériences nécessaires. A la suite de Craig et de Stanislavsky il songe à la nécessité d'une école. Mais le public d'après guerre l'attendait, et Copeau refait à Paris en novembre 1919, d'une façon plus brillante toutefois, l'expérience de New-York. Il la soutient pendant cinq ans. Avec Molière, Shakespeare, Georges Duhamel, Jules Romains, Henri Ghéon, Jean Schlumberger, il connaît un véritable succès, et achève d'établir sa réputation de metteur en scène.

Chaque spectacle du Vieux-Colombier révélait l'action invisible, la présence constante du maître. « La mise en scène, dit

Copeau, c'est l'ensemble des mouvements, des gestes et des attitudes, l'accord des physionomies, des voix et des silences, c'est la totalité du spectacle scénique émanant d'une pensée unique qui le conçoit, le règle et l'harmonise. Le metteur en scène invente et fait régner entre les personnages ce lien secret et visible, cette sensibilité réciproque, cette mystérieuse correspondance des rapports, faute de quoi le drame même interprété par d'excellents acteurs, perd la meilleure part de son expression ».

Mais l'interprétation, si elle est la première préoccupation de Copeau, ne doit pas aller seule. Le spectacle scénique est un tout organisé, il résulte de l'union de tous les éléments, décors, costumes, etc. Qui pourrait oublier ses fameuses inventions décoratives ? Sans doute avait-il, à ce point de vue d'illustres correspondants : Meyerhold, Stanislavsky en Russie, Max Reinhardt en Allemagne, Craig en Angleterre, tous de véritables artistes du décor synthétique, évocateur.

Copeau pouvait être cependant, difficilement surpassé ! Qu'on se rappelle l'éblouissante trouvaille pour « la Mort de Sparte » de Schlumberger. Le roi Cléomène arrivait dans la ville inquiète ; au moment où tout le monde l'attendait, il apparaît soudain, non pas dans un décor précis, mais en haut d'un portique. Cette apparition subite du roi au-dessus de la ville qui n'espère plus qu'en lui, devenait un symbole qui soutenait, éclairait, grandissait le texte et saisissait le spectateur. Ce fut, dans la genre, une trouvaille inégalée. La réussite est complète.

Mais les succès qui font la joie d'un auditoire devenu trop nombreux (les trois cents sièges du Vieux-Colombier ne suffisent plus), ces succès ne comblent pas Copeau. Il craint qu'au lendemain de telles réussites, l'idée de chance ne se substitue à l'idée de travail, et que l'heureux gagnant ne suive plus aussi fidèle-

ment l'inspiration de son goût et de son invention.

En 1920, il avait posé les bases de son école où les apprentis-comédiens recevaient une éducation complète à l'écart des obligations commerciales du théâtre. On y respirait une atmosphère de formation intellectuelle et technique, où l'acteur apprenait avant tout l'éminente dignité de son art. Son rêve, le renouvellement du théâtre par le renouvellement de l'homme dans le théâtre, se réalisait.

Cependant, en même temps qu'il s'occupe de son école, il s'intéresse de moins en moins au Vieux-Colombier, les spectacles sont moins soignés, on ne lui pardonne pas de négliger une œuvre si glorieuse. Juvet et Dullin quittent les amis de la première heure et vont risquer leurs premiers pas, aux Champs-Élysées et à l'Atelier. L'atmosphère est irrespirable.

Copeau avait à choisir : ou maintenir le Vieux-Colombier, ou se consacrer à ce qui lui apparaissait comme une source de création plus originale et plus vraie. Il opta pour ce qu'on appelait alors sa chimère : son école. Un soir de mai 1924, il annonce à Chancerel un de ses plus fidèles disciples, sa décision de quitter le Vieux-Colombier, et de s'éloigner de toute cette agitation théâtrale, cette agitation vaine.

Ainsi, ce qu'il avait créé et animé de toutes ses forces, devait se terminer dans un drame. Copeau ne peut guider longtemps les cinq jeunes élèves qui l'ont suivi en Bourgogne. Au moment de cette fugue, il est en pleine crise morale laquelle finira par un retour à la foi.

La conversion de Copeau et les spectacles champêtres que ses disciples donnèrent dans le pays d'alentour, voilà les principaux événements que l'on peut retracer de cette existence bourguignonne.

Après six ans d'études, et quelques tournées à l'étranger, les « Copiaux », c'est ainsi qu'on les surnomme alors, se regroupent et forment le « Compagnie des Quinze » sous la direction de Michel Saint-Denis. Copeau qui n'est pas complètement remis de sa déception théâtrale, les laisse entreprendre à leur guise, sans les perdre tout à fait de vue ; c'est lui qui les présentera au public parisien, en 1931, à la veille de la représentation du *Noé* d'André Obey, qui fut un véritable succès.

Depuis, Copeau a été nommé metteur en scène, à la Comédie Française en 1936. Son rôle n'est pas encore très dominant, mais l'on se plaît à espérer que le Copeau converti, devenu le champion d'un théâtre conforme à l'esthétique catholique : théâtre profane, théâtre religieux, nous fera profiter du génie d'un Claudel et d'un Ghéon, à qui d'injustes préjugés interdisent, sauf de rares exceptions, l'accès des grandes scènes. L'avenir reste ouvert...

En attendant, cet amour de la poésie qu'il a si bien incarné, se retrouve dans maintes salles dispersées dans la Ville Lumière, sous l'œil expérimenté d'un Juvet, d'un Dullin, d'un Baty, et d'un Rocher. Ces quatre fervents disciples, ont aussi connu la gloire et ils ont donné et donnent encore d'assez beaux spectacles pour rappeler ici leur souvenir.

Après la guerre, au moment où Copeau semblait abandonner un peu sa troupe, nous avons vu Juvet et Dullin quitter le Vieux-Colombier pour essayer de poursuivre, avec leurs moyens personnels, la grande œuvre de rénovation tentée par leur maître.

D'abord à la Comédie des Champs-Élysées puis au théâtre de l'Athénée qu'il dirige actuellement, Louis Juvet a créé surtout un répertoire moderne, très charmant, de comédie modérée et ironique dont le type est le *Jean de la Lune*, de Marcel Achard. Toutefois il ne se borne pas à ce fantoche agréable. Ce nouveau

maître, qui s'était fait valoir au Vieux-Colombier, par ses créations bouffonnes (car n'oublions pas qu'à l'encontre de Copeau, Jovet est un excellent acteur), ce maître aime par-dessus tout la poésie, et il s'élèvera avec Jules Romains et plus particulièrement avec Jean Giraudoux.

Avec ce dernier nous revenons à l'essence même du théâtre ; il a le mérite d'avoir compris, après tant de réalisme, de naturalisme, après toute cette mesquine imitation de la vie, que le théâtre n'avait plus aucun sens et aucun intérêt s'il n'était tout d'abord et délibérément transposé dans l'irréel. Sa série de drames et de comédies qui vont de « Siegfried » à « Intermezzo » lui feront franchir l'oubli ; d'ailleurs Jovet l'a bien immortalisé dans son *Zelten de Siegfried* et son *Contrôleur d'Intermezzo*.

Vous avez pu sans doute, grâce au cinéma, admirer le jeu serré et goûter la diction saccadée de Jovet, dans maintes productions France-Film. Avez-vous déjà oublié les délicieux vers de « *Carnet de Bal ?* »

Dans le grand parc solitaire et glacé
Deux ombres sont tout-à-l'heure passées.

Il est à souhaiter que nous puissions aussi le voir dans ses plus grandes interprétations : « *Ondine* » de Giraudoux, sa « *Guerre de Troie* », ou encore son « *Siegfried* ». Une abondance de Giraudoux, me direz-vous ? C'est sans doute une prédilection ? Je ne m'en cache pas. Le maître réalisé par son plus fidèle interprète, le plaisir serait complet.

Charles Dullin à son théâtre de l'Atelier réserve aussi à ses spectateurs, d'éblouissantes soirées qui donnent confiance en l'avenir. Cet élève immédiat de Copeau croit aussi à la nécessité

d'une école théâtrale ; dès 1921 date de sa fondation, l'Atelier est une école où enseigne un maître acharné, attentif et désireux de créer un style. Style mystérieux, tantôt féérique et tantôt bonhomme, qui fait penser à celui des comédiens paysans de Shakespeare lorsqu'ils jouaient le « Songe d'une Nuit d'Eté ».

Il a à l'exemple de Copeau, le même désir : fuir l'apparence, la copie du monde réel. Tâche ingrate, dit-il, car le public ne comprend plus, sitôt qu'on joue de façon un peu différente de la réalité la plus plate.

Il ne faut pas s'étonner si pour fuir « l'affreux naturel » Dullin fait de plus en plus appel à la musique pour accompagner les pièces qu'il joue. Car la musique accentue cet aspect irréel du théâtre sans lequel il n'est peut-être pas de théâtre. On lui reproche d'avoir été trop loin dans son amour de la poésie. Lui seul a développé à ce point le sens de symbole, de la stylisation de la farce ; et il est certain que sans Dullin et ses adaptateurs, plusieurs n'auraient pas goûté les chroniques shakespeariennes et les drames de Calderon.

Les représentations de l'Atelier sont surtout fidèles à l'esprit d'un auteur, et cet esprit s'est au moins incarné dans un personnage, celui de Dullin : acteur admirable, qui peut s'élever de la comédie à la hauteur du drame tragique. Les rôles où il atteignit le très grand art, il les trouva dans des œuvres classiques : « l'Avare » de Molière et « Richard III » de Shakespeare. « Si le véritable esprit de Molière et de Shakespeare, écrit Brasilach, a pu à ce degré s'établir sur les planches de l'Atelier, c'est qu'avant de les réaliser sur la scène, Dullin les avait incarnés dans son cœur ».

Gaston Baty tient une place plus singulière, parmi les animateurs contemporains. Il n'est point acteur. Ce qui n'empêche

pas sa séduction d'être une séduction personnelle. On va chez lui, dit Brasillach, voir l'œuvre d'art qu'il a animée, et peut-être est-il le meilleur exemple de la conception moderne du metteur en scène. Sa théorie sur le « hors texte », théorie qui a fait couler tant d'encre, accorde une place prédominante à la mise en scène. Peut-être l'a-t-il portée à l'excès ? Néanmoins, il a réussi à former une troupe de comédiens qui reste sans doute la meilleure troupe d'ensemble de Paris.

De plus ce rénovateur est catholique. Il entend servir « un théâtre selon saint Thomas », suivant son expression. Il faut cependant ajouter que ce théâtre selon saint Thomas ne fut pas toujours un théâtre à forme religieuse. Le révérend Père Emile Legault, l'un des nôtres, a pu s'en rendre compte au cours de son récent voyage d'étude en Europe, alors qu'il assistait à une représentation de « Manon Lescault » à son théâtre Montparnasse. (Si saint Thomas surveillait son « disciple » à travers la stratosphère, il a dû fermer les yeux sur la petite tenue de Manon au parloir de Saint-Sulpice). Baty et Copeau ne se rencontrent pas moins autour d'une même pensée commune : la nécessité d'orienter la scène vers le spirituel, vers des horizons immatériels ; le théâtre chrétien peut s'en réjouir.

A mesure que nous citons nos grands animateurs du théâtre contemporain, il nous paraît que leur mission la plus féconde a été de rajeunir pour nos imaginations les œuvres des classiques. Et l'effort principal de René Rocher, nouveau venu qui désire s'adjoindre à cette troupe, porte encore une fois sur ces grands maîtres.

Rocher au moment de la guerre dirigeait le Vieux-Colombier depuis quelques années, et bien qu'il ne fût pas un inconnu pour les intéressés du théâtre, c'est là qu'il fit ses véritables débuts

et réalisa son idée la plus chère : donner des représentations classiques.

A côté des scènes dirigées par Dullin, Jouvet et Baty, il s'est fait très vite une place importante. Le plus grand succès de l'année 1936 a été une pièce d'un auteur inconnu, découverte par lui, la célèbre « Elizabeth » de M. André Josset. En 1939, « La première Légion » fit salle comble au Vieux-Colombier, et dépassa la 100ème.

Rocher n'est pas théoricien, il n'aime pas les doctrines, mais il sait préparer un public assez vaste à ses hautes aspirations et parfois un peu surprenantes. Là est son domaine, là est le signe du succès. Et par là, il s'associe à ceux qui à la suite de leur maître, ont formé notre idée et encore mieux notre amour du théâtre.

Ce tableau des dernières années serait peut-être incomplet si je ne faisais pas mention de ces troupes errantes qui ont permis de découvrir de véritables talents : un Raymond Rouleau, une Madeleine Ozeray ; et aussi de ces compagnies irrégulières qui servent non pas les desseins d'un metteur en scène, mais plutôt une idée : se créer un théâtre chrétien. Voilà l'idéal des Compagnons de Notre-Dame, avec leur auteur préféré, Ghéon, et des Comédiens routiers de Léon Chancerel, qui se consacrent au théâtre pour les enfants. Leurs spectacles s'inspirent des techniques les plus modernes, évoquent les théories des illustres metteurs en scène, se souviennent de l'enseignement d'un Copeau.

Plus tard, d'autres animateurs de théâtre viendront s'ajouter à ceux-ci, sinon les remplacer. Mais nul ne pourra disputer la place de ces ombres futures qui ont renouvelé avec tant de succès, le théâtre français, et lui ont donné une importance dont on n'a peut-être pas une idée. Sans Copeau, écrit Brasillach, il n'est pas

sûr que toute une part du théâtre contemporain existerait. En limitant le champ d'action, sans Copeau, pouvons-nous ajouter, il n'est pas sûr que notre théâtre canadien-français connaîtrait ce souffle nouveau, souffle hygiénique, que tentent d'apporter les « Compagnons de Saint-Laurent » et leur maître, le Père Emile Legault, spécialiste en art chrétien.

A l'instar des Comédiens de Notre-Dame et des Comédiens routiers, ce groupe de jeunes, ardents et désintéressés, né d'un souci de rayonnement, se consacre depuis quelques années, à former ici un théâtre artistique et chrétien, un peu comme le théâtre médiéval français. Le « Jeu de Celle qui la porte fit s'ouvrir », qu'ils ont présenté à Saint-Laurent, à l'été de 1937, en est la preuve. Cette première tentative ne fut peut-être pas parfaite, mais elle dépassa les espérances de plusieurs.

Qu'on se rappelle les représentations du « Jeu de Saint-Laurent du Fleuve », données en 1938. Spectacle merveilleux rehaussé par la présence de son auteur, Henri Ghéon, qui consentit même à en être l'un des interprètes. Pourrait-on oublier cette noble figure du poète, introduisant son œuvre par ces mots : « C'est moi en personne, l'auteur, de son vrai nom Vangeon, Français de France, etc... »

Depuis, cette troupe vient d'organiser sous la direction éclairée et attentive du Père Legault, les matinées classiques ; c'est un grand pas. Espérons que nous saurons encourager l'heureuse entreprise, et que notre théâtre profitera de cette excellente croisade. Théâtre de beauté, de vérité, de poésie, voilà peut-être ce que nous réservent au Canada ces jeunes disciples, formés à l'école de celui qui a tout d'abord incarné cet idéal : le grand Copeau.

YVONNE LAPLANTE

Propos d'un publicain

Beati pauperes

Pourquoi la recherche du bien-être n'est-elle pas interdite à ceux qui ne désirent que vous ? Pourquoi le dépouillement absolu n'est-il pas obligatoire à vos yeux ? Je crois le comprendre et j'en suis fortement ému.

C'est que vous consentez à nous voir parés d'or et d'argent, mais avec un cœur qui n'aime pas ces richesses outrancières, qu'à la faveur d'une chance fidèle nous aurions accumulées. C'est que vous nous aimez pauvres, sans le sou, mal vêtus, pouilleux peut-être, mais avec une âme où votre image peut se refléter sans honte. Ce mot tombé de vos lèvres, votre évangile nous le remet en mémoire souvent. Il aurait été inoubliable et se serait transmis de père en fils par le seul désir de votre volonté. Et si les hommes avaient eu le malheur de l'oublier ou de le perdre, les pierres de la route du Calvaire nous l'auraient crié. Notre vingtième siècle l'entend encore et les antennes de notre T. S. F. en portent plus loin l'écho. Votre voix se fait entendre dans les cœurs et les âmes, aux antennes de notre foi. Votre propagande—puisque c'est un mot tellement employé de nos jours—est silencieuse mais réelle. Si elle ne finit pas par nous convaincre, c'est que nous ressemblons trop au peuple grouillant de Jérusalem qui vous écoutait sans vous entendre. Si nos cœurs sont vos temples aujourd'hui, Seigneur, il faudra que vous fassiez une nouvelle colère et que vous en chassiez les voleurs, ceux qui viennent sournoisement nous ravir à vous et je cite : l'envie, l'égoïsme, l'amour-propre, l'abrutissement charnel. Quand le

PROPOS D'UN PUBLICAIN

parvis sera dégagé et qu'il y aura beaucoup de place pour l'Amour, j'ose espérer que vous viendrez habiter ma demeure. Je pourrai vous dire avec une sincérité, naïve aux yeux de ceux qui sont incapables de la ressentir : « Seigneur, votre vie m'inonde et depuis que vous êtes là je suis véritablement vivant pour la première fois de ma vie ».

Mais j'étais donc, sans le savoir, un miracle vivant de la science ! J'avais un cœur artificiel et personne ne s'en doutait. Il battait son plein tous les jours, allègrement, heureux et déficient. Il battait pour l'argent ou plutôt, car je n'en possédais guère, pour les rêves que nourrit l'argent. Horrible paradoxe ! J'ai eu mes élans nouveaux, mes abandons, mes retours. J'allais à vous avec une crainte qui devait vous affliger ou vous faire sourire de pitié. Et quand même, vous m'avez appelé, vous m'avez attendu, vous m'avez repris. J'en arrive à penser — et j'en porte le poids très lourd — que votre patience aura pourtant une fin. Quel sera mon réveil ? N'allez-vous pas vous révolter ? N'allez-vous pas me chasser de votre présence ? N'allez-vous pas me dire : « Qu'est-ce que c'est encore que cette moquerie ? » Mais non ! Tout à coup, l'on dirait que l'horloge de l'église et mon cœur ont arrêté simultanément leur balancier. Cette minute m'a presque tué. Une voix infiniment douce m'a murmuré : « Autant de fois sept fois ». Quel miracle d'amour ! quelle immense charité ! C'est trop fort de me comparer ici à l'humble publicain, je n'ai pas sa sincérité.

Même derrière la colonne — où quelqu'un pourrait m'apercevoir — votre intelligence infinie vous dit que je suis devant l'autel faisant parade d'un remords qui m'étouffe sans me tuer ni me convertir. Pour cela aussi, et pour mon terre à terre quotidien, il me faudra bien vous demander pardon un jour.

Oui, quel être paradoxal que cet être qui est en nous ! Il faut que vous soyez vraiment Dieu pour nous comprendre et surtout pour nous aimer tel que nous sommes. Oui, quel paradoxe en effet ! Savoir où est l'Amour, tant le désirer et tant le fuir.

L'Amour a-t-il failli ?

Nous vivons dans un siècle de remèdes savants et il y en a un pour tous les maux. Nous cherchons à tout rétablir et nous rétablissons mal ce qui était immuable de toute éternité. Nous voulons, par un geste essentiellement humain, ramener vers nous ce qui devrait au contraire nous attirer. Dans le langage de la rue, nous voudrions que notre père fût notre fils et que notre fils fût notre père. Nous voulons établir un ordre dans le désordre et c'est ainsi (nous serions moins coupables si nous l'avions fait par inconscience), que nous faisons des amours l'Amour.

Quel crime odieux contre le Principe ! Il nous reste cependant une consolation. C'est celle de croire que votre idée de l'Amour est la même depuis que l'Amour a jailli de vous en des millions d'étincelles qui ont éclaté dans un espace sans horizon, créé par vous, et où sont venus s'établir des humains et des choses. Tout cet ensemble des êtres et de la matière cesserait d'exister si l'Amour s'évadait de votre cœur pour un instant. Tout ce qui arrive vient de l'Amour et tout ce qui n'arrive pas, c'est l'Amour qui l'empêche d'arriver. Nous flottons dans un monde tout petit dont les étoiles se moquent bien (elles sont tellement plus près de vous dans le gigantesque panorama de la voie lactée), et nous, nous cherchons encore à vous disputer les plus minimes concessions. Aucun astre n'oserait dévier de la voie que vous lui avez tracée, de crainte de déclancher avant l'heure le cataclysme

PROPOS D'UN PUBLICAIN

fatal. Le soleil pourrait dire un jour : « Je ne crois plus à la lumière que vous m'avez donnée ». La terre s'assombrirait pour toujours, si vous lui imposiez le châtement mérité pour avoir osé dire cela. Mais au-dessus de toutes ces hypothèses, au-dessus de tout ce que nous pensons et de ce que nous observons, il y a l'Amour. Il y a ce moteur, véritable mouvement perpétuel, qui tient en action l'esprit et le cœur, le monde et la matière, le spirituel et l'Infini.

Tout ce qui a été créé par l'Amour, tout ce qui demeure par l'Amour, tout ce qui est et sera par lui, est et sera toujours en place. Rien n'est immuable comme l'Amour. Il n'y a vraiment que nos pauvres cœurs qui se mirent dans le miroir de l'inconstance et qui osent vous dire que vous changez. Au plus profond de notre éloignement c'est encore l'Amour qui nous empêche de périr, car dans l'isolement du cœur vous pouvez placer l'inquiétude, le premier pas vers la vérité. Non ! l'Amour n'a pas failli à son œuvre.

Ce sont nos œuvres qui ne veulent pas ressembler à l'Amour.

L'Amour et la chair

S'attacher à l'être aimé. Souffrir de son absence, souffrir de sa présence peut-être. Le vouloir aujourd'hui pour le repousser demain. Le faire patienter jusqu'à demain pour mieux le posséder dans son cœur aujourd'hui. L'élever jusqu'à nous pour la laisser retomber jusqu'à elle-même. L'emporter dans un coin perdu de l'ivresse, lui faire connaître l'espoir d'un bonheur que l'on croit soi-même incertain. Lui ravir avec raffinement ce qu'il avait gardé à son corps défendant. Le meurtrir d'amour pour lui en faire perdre d'un seul coup tout le sens et le charme. Voilà un peu le martyre de la chair où le véritable amour n'entre pas.

Mais aussi quel crime et surtout quel crime trop souvent mûri ! Abuser de la jeunesse et la livrer désormais à la torture des sens. O cruauté de la chair qui domine l'Amour !

Dira-t-on que l'Amour n'est pas durable et qu'étant né de la matière dont nous sommes pétris, il doit fatalement avoir le même sort. C'est l'insoutenable excuse que la chair offre contre elle-même. Car, en effet, si l'Amour ne surgissait que de la chair, nous serions forcés de n'aspirer qu'à cet amour. Quelle obsession ! même pour les impurs. Jamais ne pouvoir se dégager de cette étreinte charnelle. Avoir un cœur qui ne peut battre qu'en face de beautés provocantes. Avoir des yeux qui ne se baissent jamais. Avoir des sens sans cesse satisfaits et jamais assouvis. Quelle horreur ! Même ceux qui ne désireraient que cette vie ne pourraient pas la soutenir. Car dans tout excès il doit y avoir une plénitude, un terme, l'aboutissant d'une sorte de logique charnelle. N'ai-je pas crié pour trouver un apaisement ? N'ai-je pas cherché ailleurs que dans les yeux de la femme l'image de l'Amour ? N'ai-je pas défendu l'Amour contre ceux qui le méprisaient ? Et je me retrouve aujourd'hui sur le chemin parcouru par Augustin — plus seul que lui peut-être — et si je veux réfléchir sérieusement, il faut bien me rendre compte que l'obsédé de la chair n'est jamais un véritable amoureux et que l'obsédé de l'Amour sera sauvé par l'Amour.

L'Amour et l'esprit

Il n'est pas si certain que l'Amour et l'esprit soient frères. Mais on peut avancer sans crainte qu'ils ne sont pas des ennemis. Car l'Amour peut aimer l'esprit...

Ceux qui vivent en dehors de tout amour charnel croient peut-être aimer avec l'esprit. Ils ressentent plus ou moins cette

PROPOS D'UN PUBLICAIN

lutte inhérente à la nature et si leur cœur est par miracle en leur esprit, ils ont droit d'espérer que de l'esprit surgira un ardent amour surnaturel. Cet amour sera-t-il aussi violent que celui qui naît, se développe et meurt avec la chair ? Nul doute qu'il peut rassasier celui qui en est l'objet ou la victime.

Il doit être rare, en effet, de voir un homme souffrant de sécheresse de cœur trouver un sens pervers à l'amour. Il en serait bien incapable. C'est ainsi que j'ai rencontré, l'autre jour, un ami de la vérité, un amant de la Foi, un envoûté de la perfection... apparente, visible, palpable. Nous avons eu une conversation très courte. Je savais qu'il unissait volontiers l'amour et l'esprit. Je lui cède la parole :

— Certes, je crois à la rédemption par l'amour. Mais je me garderais bien d'abaisser l'amour au niveau de la chair.

— Alors, où est donc la passion dans votre amour ?

— L'amour n'est pas anormal sans passion.

— Non, lui dis-je, mais la passion est anormale sans l'amour.

— Quel langage tenez-vous, malheureux ? répliqua-t-il, ahuri.

— Celui du Christ à la femme adultère.

L'ami me quitta brusquement. J'ose croire qu'il s'en fut réfléchir sous les branches du vieux noyer de Fortunio.

L'Amour et la Foi

On aura toujours un peu de Foi lorsqu'on aura beaucoup d'Amour. On enseigne que l'augmentation de l'une dépend essentiellement de l'autre. Mais il est certain que les deux ne peuvent que s'entr'aider et peut-être se joindre un jour dans un mariage indissoluble. Un grand amour peut sauver les âmes, mais il faut que ce soit d'un absolu sans nom.

On vous a sans doute raconté l'histoire de cette sainte à qui Dieu offrit, d'une façon tout à fait soudaine, une vie de misère intense ou la mort immédiate suivie de la félicité éternelle. Quel choix ! Elle répondit souriante autant que résignée : Que votre volonté soit faite.

Voilà quelque chose d'absolu. Voilà une foi que ni la vie de souffrances ni la mort foudroyante n'avaient effrayée. Elle répondit d'un mot que Dieu connaissait bien : Fiat !

Cette foi, disons plutôt, une foi de ce genre, ne peut être inspirée que par l'Amour. Renoncer à la vie alors qu'on la commence ou bénir la perspective de soixante années de pénibles travaux parce que l'on aime ! Quand donc pourrons-nous dire de toutes nos forces : Fiat ! Je n'ai pas d'objection. Que votre volonté s'exerce à mon endroit et que mon amour réponde aux désirs de votre volonté. Quand ?

Quand notre foi ne sera pas simplement ou vainement une croyance. Quand elle ne sera pas sujette à la mode du temps, qu'elle n'aura plus deux couleurs, ni deux objets. Quand elle sera au diapason de l'Amour. Quand elle sera pour nous le flambeau qui éclaire le pèlerin voyageant dans la nuit. Car, elle est une dans chaque âme et chaque âme est une dans la Foi. Si l'on me demandait ce qu'est la Foi, je répondrais sans sourciller : C'est quelque chose de plus grand que le rêve et de plus petit que l'Amour.

La meilleure part

Après une longue journée de prédication et de lassitude, Jésus pensa, comme vous et moi, qu'il serait bon de faire une halte au coquet village de Béthanie. Il y avait des amis très

PROPOS D'UN PUBLICAIN

attachés : Lazare, Marthe et Marie. Suivi de quelques disciples, il entra dans le jardin. Il fut accueilli chaleureusement par la tendre Marie qui l'invita à prendre place sur le vieux banc de pierre. Le soleil achevait sa course quotidienne, mais ces derniers rayons étaient encore gênants pour la vue. Marie attira Jésus près d'un arbre généreux dont les branches descendaient très bas. Cet abat-jour reposant fut un vrai présent pour le Nazaréen fatigué. Mais oui, fatigué. Et si je suis si heureux lorsque j'y songe et que je puis lui raconter que le travail me fatigue. Je le vois parcourir les routes torrides de son pays, la sueur au front, des cailloux pointus dans ses sandales. Je le vois las, chagriné par l'indifférence des siens qui représentait — vingt siècles avant le temps — la nôtre et peut-être celle de nos fils. Il ne cherchait pas à compenser sa fatigue par le repos. Il avait trop à faire. Mais il est si bon de goûter, ne fût-ce qu'une fois dans la vie, un peu de tendresse, un peu de mignardise.

Donc Jésus vint sous les branches de l'arbre. Une brise, un soupçon de brise vint caresser ses longs cheveux. Sa tunique frissonna et la sueur de son corps fut séchée par le frais du soir. Marie s'agenouilla à ses pieds. Le Nazaréen lui parla de choses éloignées et prochaines. Dans l'intervalle, Marthe, nerveuse, en bonne ménagère que l'on ne veut pas aider à mettre la table, maugréait de son mieux. — Marie choisit toujours la loi du moindre effort, aurait-elle dit, et vous la gardez près de vous, à lui lire le secret des étoiles. — Jésus sourit sans doute. Au fond, c'était assez drôle. Cette bonne et joviale paysanne qui voulait faire de sa sœur contemplative, une laveuse de vaisselle. « Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas enlevée ».

En laissant tomber ces paroles, Jésus ne nous enseignait-il pas que chacun a sa besogne, son bout de papier à écrire, son

rabot à manœuvrer, son tramway à conduire, son jardin à cultiver. Et, si l'un de nous est choisi pour la retraite, la paix de la solitude, l'appel du silence cloîtré, personne ne devrait songer à dire que ce ne rien faire est une sinécure. Mais Jésus n'a pas dit que le travail de Marthe n'était pas en tout point louable. Il souligne que Marie a pris la meilleure part, mais il garde en réserve ce qu'il pense de la part de Marthe.

La part de Marthe ! Mais c'est la tienne, petite midinette qui subis chaque jour les algarades d'un camarade de bureau qui entend établir sa supériorité. C'est la tienne, petite coiffeuse qui soignes les cheveux des femmes riches à millions mais dont le cœur est vide. C'est la tienne, caissier de banque, prisonnier de l'argent, qui le comptes pour les autres et jamais pour toi-même. C'est la tienne, ouvrier de la ville et de la banlieue qui peines tout le jour pour apprendre que ton cinq minutes de retard, le matin, sera retenu sur tes gages. C'est la tienne, mère de famille qui mouches le plus petit, grondes le plus grand, laves les chemises et les mouchoirs, endure l'incompréhension du mari, et souvent meurs en donnant la vie à ton dernier rejeton.

C'est la nôtre à tous, la part de Marthe. Et je donnerais cher pour connaître la pensée de Jésus, celle qu'il n'a point dévoilée à ce moment-là. Il l'a gardée en réserve et ce ne doit pas être pour rien.

Qui sait si la part de certaines Maries n'est pas la consolation immédiate, le bonheur calme du cœur, l'espoir de vivre en Lui et de le comprendre sans manière et facilement ? Qui sait si la part de certaines Marthes, se payant plus cher, ne sera pas de meilleure qualité ?

ERNEST PALLASCIO-MORIN

Le Sens des Faits

Un problème d'homme... la J. E. C.

Je voudrais écrire ces impressions que j'ai ressenties si profondément à la semaine d'étude de l'Equipe Nationale de la Jeunesse Etudiante Catholique. Et j'ai grande difficulté à m'y résoudre, car paisiblement assis sur la véranda du presbytère de la Baie Saint-Paul, je jouis d'un paysage montagneux qui attache mon âme. Les Laurentides me parlent trop fort. J'ai beau me dire : « Transportons-nous des Laurentides au Mont-Royal et parlons de ce qui s'est passé au Séminaire de Philosophie », toujours je fixe obstinément ces montagnes dont les ondulations sont bien tranchées par les prairies fraîchement coupées et les champs d'avoine, de sarrasin et de blé. Les mystères de la forêt, cette sombre gardienne qui semble surveiller jalousement le travail des blés et des avoines dans les clairières dorées et qui est toujours prête à se « réemparer » du sol d'où on l'a chassée, me posent mille points d'interrogation auxquels j'essaie de répondre... et pendant ce temps-là, les heures passent.

« Jeunesse, jeunesse
Printemps de beauté,
Marche, le temps presse,
Vers la Vérité »¹.

On pourrait dire de la montagne de Montréal où s'est tenu le congrès de la jeunesse étudiante qu'elle était devenue une « colline inspirée » et du Séminaire de Philosophie aussi bien que du Couvent des Dames du Sacré-Cœur, qu'ils étaient « des cénacles » où l'Esprit a soufflé. Avec grande bienveillance, Monsieur Boudrault, P. S. S., supérieur, accueillit en Philosophie les garçons, tandis que les demoiselles jouissaient tout auprès de la non moins gracieuse hospitalité du Pensionnat Atwater. Et j'ai

1. « Jeunesse », chanson de Joseph Folliet.

presqu'envie de dire que le Saint-Esprit voyageait d'une maison à l'autre avec l'aumônier général du mouvement jéciste, le Père Germain Lalande, C. S. C. Mais je diminuerais peut-être le rôle de Gérard Pelletier et Benoît Baril chez les garçons, et celui de Simone Monette et Alexandrine Leduc chez les demoiselles. Je m'en garde bien et ne le veux nullement car il s'agit bel et bien d'un congrès d'action catholique, « la chose des laïques ».

Une semaine d'étude a nécessairement une atmosphère, un climat, un esprit. Après avoir vécu les jours de juillet avec nos jeunes étudiants et les aumôniers diocésains, l'impression que j'en ai gardée c'est celle d'une belle et joyeuse, très joyeuse fraternité chrétienne dans l'étude « sub lumine fidei » des problèmes de la cité étudiante. Sans gêne, on voyait les semainiers s'aborder pour discuter les questions à l'étude aussi bien que pour s'amuser et se taquiner, et sans respect humain ils s'approchaient des aumôniers pour demander plus d'éclaircissements ou même pour exposer certaines inquiétudes qui depuis longtemps mijotaient dans leur cerveau. Une Pentecôte de huit jours... remplissant les âmes et les cœurs d'une joie exultante et d'une paix sereine, (Act. II, 46) voilà la vue panoramique de cette semaine. Il y a même là plus qu'une métaphore puisqu'au début de chaque assemblée générale, notre « chairman » Gérard Pelletier demandait à tous de se recueillir durant quelques minutes et d'invoquer l'assistance d'En-Haut. Ce grand silence planant sur nos têtes nous faisant vraiment sentir le fluide surnaturel du Saint-Esprit. Ses ailes frôlaient nos fronts, et repleti sunt omnes Spiritu sancto.

Une triple tâche s'imposait aux semainiers : s'inquiéter, réfléchir, se tracer un plan d'action. S'inquiéter de quoi ? Je crois bien que les dirigeants de la Centrale avaient décidé d'inquiéter les jécistes pour vrai, car à la réunion d'ouverture on nous annonça que la J. E. C. n'existait plus. « Il ne faut pas que la J. E. C. s'installe, dit le Père Lalande, c'est pour cela qu'on la jette à terre, pour que nous nous engagions à être des rédempteurs du milieu étudiant ». C'est en effet le meilleur moyen de s'endormir en paix devant l'ennemi qui s'arme pour nous démolir que de nous dire ; « nous avons de quoi nous défendre, nous avons notre ligne Maginot ». L'action catholique est essentiellement « mouvement ». Il ne faut donc pas laisser les jeunes s'endormir sous la sauvegarde de la J. E. C. Il faut s'engager à être des

LE SENS DES FAITS

rédepteurs du milieu étudiant. Une grande aventure que les jeunes ne peuvent tenter s'ils n'en voient l'évidente nécessité, un mouvement qui ne peut les embrigader que dans la mesure où ils sont convaincus de son opportunité. Rien mieux que l'enquête ne pouvait faire voir la nécessité d'une rédemption du milieu étudiant. Elle révéla des choses tristes et inquiétantes sur le travail, les loisirs et les relations des étudiants chrétiens. Il y avait bien certains aspects consolants qui auraient pu rendre optimistes, mais les côtés inquiétants dominaient. En résumé — *le travail* n'est fait, plus ou moins consciemment, que dans un but utilitaire. On n'étudie que ce qui est nécessaire pour passer l'examen, le brevet, le baccalauréat. Et encore, on manque souvent d'honnêteté. — *Les loisirs*, à de rares exceptions près, se passent à flâner, à lire des romans ou des magazines, au cinéma, à faire du sport ou à flirter, ce qui paraît-il est devenu un sport ! Quant *aux relations* des étudiants, au collège ou au couvent, ils se préoccupent bien peu des compagnons et des compagnes ; dans le milieu familial, ils sont comme des pensionnaires qui prennent chambre et repas à la maison. Du sens familial, ils semblent n'en pas avoir. C'est là qu'est venue aboutir l'enquête menée par les semainiers eux-mêmes et à leur plus grande stupefaction. De combien de lèvres n'ai-je pas entendu tomber ces paroles : « Je ne pensais pas qu'on était si païens que cela, nous autres les étudiants catholiques ». Quelle tâche que de rechristianiser notre milieu étudiant !

En une trop brève visite, Monseigneur Douville, Auxiliaire de Saint-Hyacinthe, vint dire aux jécistes que l'on pense de grandes choses d'eux et que l'on en attend encore de bien plus grandes car la J. E. C. ce n'est pas une petite Eglise dans la grande, ce n'est pas une congrégation, ce n'est pas une élite à part, c'est l'Eglise se continuant et continuant son travail de conquête. Ce sont les laïques dégelés et lancés dans l'aventure de l'apostolat. Un jéciste, c'est un bâtisseur de chrétienté, de vie chrétienne dans le milieu étudiant. Voilà pourquoi Monseigneur demande aux semainiers un maximum de vie chrétienne, dans un maximum de joie par un maximum de sacrifice qui prépare la vie éternelle. L'âme toute pleine de ces paroles si compromettantes pour eux, garçons et filles se rendirent ce même soir au « Mystère de la Messe » que les Compagnons de St-Laurent jouaient pour la dernière fois à Montréal.

« Préparez-vous. Ici va commencer le sacrifice
Le Christ a rassemblé son peuple...
Pour s'offrir avec lui, pour l'offrir avec soi
Au Père Tout-puissant sous le manteau de l'Holocauste ».

Holocauste... maximum de sacrifices, leçon de choses, cette messe, illustrant magnifiquement la conférence de tantôt et les jeunes firent le rapprochement. Dans mon carnet, je relis cette note écrite le soir : « Notre vie de jéciste c'est une belle messe », et c'était une réflexion qu'un étudiant de Sherbrooke m'avait faite au retour.

Cette soirée si christianisante, conférence et Jeu de la Messe, n'avait été qu'une halte au milieu du travail de l'enquête qui devait se continuer jusqu'au jeudi soir. Quand l'exploration du milieu étudiant fut terminée, il se trouva que devant la tâche qui s'imposait à eux, tous sentirent un profond besoin de réfléchir avant de tracer un plan d'action. Comme il s'agissait d'un plan d'action catholique, on songea à se retremper dans l'esprit de l'Eglise par une journée de récollection.

Et le Christ vint, venit Jesus, et stetit in medio et dixit eis (Jean, XX, 19), et Il passa la journée de vendredi au milieu des semainiers et Il leur parla. Monseigneur Desranleau, coadjuteur de Sherbrooke, parla en maître au nom du Maître. Un passage de S. Marc servit d'ossature aux enseignements de la journée. « Etant monté ensuite sur la montagne, il appela ceux que lui-même voulut, et ils vinrent à lui. Il en établit douze pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher, avec le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons » (ch. III, 13 et 14). L'apôtre ne se choisit pas lui-même, « il appela ceux que lui-même voulut ». Le militant, le dirigeant sont choisis par Notre-Seigneur, par l'évêque au nom de Jésus. Pourquoi le Maître les appela-t-il à lui ? Pourquoi appelle-t-il les membres de l'action catholique ? Pour les avoir avec lui. Tous les apôtres doivent être avec Jésus, prendre son esprit, son cœur pour le connaître tellement qu'ils soient son image. C'est le mystère de la vie de la grâce. Il faut prendre conscience de cette vie de la grâce en nous, répandre autour de nous le parfum du Christ, aimer notre vie chrétienne qui met le Christ en nous et nous en lui, ut essent cum illo. Plus nous aurons le Christ en nous (messe et communion) plus nous le rayonnerons et plus nous serons ses apôtres.

LE SENS DES FAITS

Mais, continue Monseigneur, Jésus choisit des douze « pour les envoyer prêcher ». La prédication de la doctrine de Jésus dans le milieu étudiant, c'est aussi la mission de la jeunesse étudiante catholique. Le militant doit donc être un prédicateur et cela suppose qu'il va communiquer d'autorité la doctrine de Jésus-Christ. C'est l'action hiérarchisée qui lui donne cette mission. La doctrine qu'il doit prêcher, c'est celle de l'évangile qui subordonne le « bon sens » à la « foi », de l'évangile tel que Jésus nous l'a communiqué et qu'expliqué par l'Eglise. Le militant doit donc connaître le Maître et sa doctrine. Qu'il scrute l'Ecriture, qu'il apprenne le catéchisme et un peu de théologie, qu'il lise et médite les lettres des papes et des évêques.

Enfin, Jésus envoya ses apôtres « pour guérir les maladies et chasser les démons ». Les militants ont encore la même mission. Mais comment chasseront-ils les démons ? Il ne s'agit pas comme le pharisien de rendre grâces de ce qu'on n'est pas comme le reste des hommes, mais de comprendre cette parole : « ce genre de démons n'est chassé que par le jeûne et la prière ». Qu'on n'oublie pas surtout cette autre grave parole de Jésus : « Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il se renonce... » Les jécistes doivent comprendre que le renoncement dont il est ici question, ce n'est pas de quitter le péché mortel, ni même le péché véniel volontaire, ni d'accomplir les mortifications du devoir d'état, mais bien de renoncement chrétien qui nous pousse jusqu'au refus libre de tel plaisir bon, honnête, légitime, permis.

On meurt de ne pas réfléchir, nous avait dit Son Excellence au début de sa première conférence. Ses paroles pleines de dynamisme ont été jusqu'au fond des cœurs des jeunes qui les écoutaient et, le silence continu aidant, ils réfléchirent profondément. Il est regrettable qu'un engagement ait forcé Monseigneur Desranleau à nous quitter. Il se serait rendu compte du bienfait de la recollection car les jeunes en sortirent tout pétillants de vie et prêts à assumer la tâche de tracer le plan d'action qui leur permettra de travailler à la rédemption du milieu étudiant.

« Nos esprits ont la clarté
D'un ciel d'été
L'or des matins radieux
Brille en nos yeux ».

Faut-il rattacher à la prière et à la réflexion l'unanimité d'opinion de tous pour attribuer en grande partie la détresse du milieu étudiant au manque de sens familial ? Ne faut-il pas plutôt croire à un travail inconscient sur les dernières communications de l'enquête, relations de l'étudiant avec sa famille ? Je ne saurais trop le dire mais il est certain qu'il y a un problème familial au fond de tout cela. Il s'agit de rechristianiser la société. Et de même qu'il ne peut y avoir de société chrétienne sans familles chrétiennes, il faut des individus chrétiens pour fonder des foyers chrétiens et former des familles chrétiennes. Or on s'aperçoit que pour leur part, les étudiants ne sont guère chrétiens et on trouve la cause de cette lacune dans leurs relations avec leur famille ou plus justement dans leur rupture avec leur famille.

Qui faut-il tenir responsable du fait ? Il y a en effet deux choses à considérer : la responsabilité de l'étudiant ne profitant pas de sa famille, et aussi la responsabilité des parents n'aidant pas, nuisant même parfois à l'enfant. La question des parents n'est ici nullement en cause. D'autres ont à la régler. Le plan d'action de la J. E. C. 1940 qu'on fonde maintenant, n'est pas un plan de restauration mais d'*instauration*. Les jeunes ne veulent pas réformer la famille, mais instaurer dans tous et chacun « du sens familial ». Si ça ne marche pas dans la famille, dans ma famille, chacun doit se dire : « Marche toi-même, pratique les vertus familiales et les autres viendront à marcher avec toi ». Il faut donc avoir pour cela le culte de la famille ; ce souci, cette inquiétude du bonheur de mon père, de ma mère, de mes frères et sœurs qui me mettront au service de ma famille par mes prières, par mon travail, par mes loisirs, par mes relations. C'est nettement tracé, le travail que les jécistes ont à faire dans leur milieu : amener tous les étudiants, la masse, « jusqu'au dernier des derniers des étudiants », disait le président général, à mettre leur *travail*, leurs *loisirs*, leurs *relations* au service de la famille.

Qu'on ne s'y trompe pas. Si les jeunes ont pris cette résolution, c'est d'abord pour améliorer le milieu étudiant et non pour réformer la famille. La matière des réunions d'étude de l'année sera la vie étudiante, les problèmes étudiants, les faits quotidiens du collège, du couvent, tout cela qui est bien étudiant, mais on considérera tout cela sous l'aspect formel du « sens familial ». C'est comme on le voit, faire entrer la famille dans l'aventure

LE SENS DES FAITS

chrétienne de la vie des étudiants afin de leur faire prendre conscience de la richesse de la famille et de leur apprendre à s'en servir pour s'enrichir tout en contribuant largement au bien commun de tous.

M. Omer Héroux assistait à l'élaboration de ce programme. Il en fut ravi et il ne le cacha pas. Il est certain qu'après avoir passé l'après-midi et la soirée avec les jécistes, il était convaincu d'avoir pris part à une réunion « d'un caractère à part et presque singulier ». La flamme qui roulait dans ses yeux, son sourire dans sa barbe blanche, l'épanouissement de sa figure laissaient évidemment voir aux jécistes qu'ils avaient gagné son cœur. Quelle conquête !

Je termine ces notes dans ma cellule de moine où je jouis d'une solitude peuplée de souvenirs. Aujourd'hui tout particulièrement, mon âme est reportée à ces belles journées de Montréal, puisque ce matin le président général de la J. E. C., Gérard Pelletier servait ma messe dans la salle capitulaire de notre monastère. Nous étions seuls, mais au moment de l'offertoire, j'ai senti ma patène lourde de toutes les petites hosties que sont vos vies consacrées au Christ, jécistes que j'aime.

fr. Ange-M. BISSONNETTE, O. P.

21 août 1940

Remercîments

Des circonstances subites, en m'éloignant du Couvent de N.-D. de Grâce, m'écartent du même coup de la direction de la Revue Dominicaine avec laquelle je m'étais identifié depuis quelque vingt-cinq ans. A tous ceux qui lui ont permis de vivre, dans les deux sens du mot, j'adresse en partant l'expression de ma gratitude très sentie. Mais surtout aux collaborateurs bénévoles qui auraient pu trouver ailleurs, pour leurs excellents travaux, un débouché plus lucratif. Je me porte garant que ces mêmes plumes, en même temps que de nouvelles venues, obtiendront ici le même accueil empressé. Je songeais précisément, après nos longues enquêtes sur des sujets plongeant dans nos problèmes les plus vifs et les plus discutés, comme celui de l'éducation, à présenter l'an prochain des articles plus nombreux et plus brefs. D'autres mèneront ce projet à bon terme, avec un souci plus

exact de la méthodologie des périodiques, un sens mieux averti des goûts et tendances modernes, en particulier ceux de la jeunesse. De toutes façons je suis convaincu qu'un organe comme celui-ci, moyen régulier d'expression d'un Ordre monastique, revue doctrinale où la théologie quitte les rayons silencieux des bibliothèques pour atteindre les profanes, revue populaire où les laïcs eux-mêmes peuvent apporter le fruit de leurs expériences et de leurs recherches — le présent numéro contient pareil appoint — a sa place permanente au Canada français.

M.-A. LAMARCHE, O. P.

Projection

How to win friends and influence people, le titre non moins que le contenu de cet ouvrage révèle déjà l'instinct psychologique de l'auteur : Mr. Dale Carnegie. Accueilli avec un enthousiasme record aux Etats-Unis, où l'on parle d'au delà d'un million d'exemplaires vendus, ce livre a atteint l'an dernier sa quinzième édition canadienne (The Musson Book Company Ltd., Toronto).

Cet engoûment était bien de nature à mettre un critique sur ses gardes. De plus, je m'étais laissé dire que Mr. Carnegie servait l'Évangile à ses lecteurs, tout en affectant de l'ignorer, et prônait comme des découvertes les principes de charité fraternelle depuis longtemps connus et pratiqués par les chrétiens dignes de ce nom. *L'abneget semetipsum* n'est-il pas au fond de tout mouvement d'urbanité ou de politesse : v. g. céder le pas, lever son chapeau, se servir en dernier lieu, s'enquérir de la santé de son interlocuteur, de sa famille, etc.

Mon sentiment à la lecture changea du tout au tout. Non seulement l'auteur de « *How to win friends* » mentionne le Christ, en quatre ou cinq passages de son œuvre, mais, rapportant la parole : Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit, déclare que c'est bien le grand commandement, « *the most important rule in the world* » (p. 121). Il cite également les anciens sages, et, modeste parce que intelligent, il paraît bien persuadé qu'en morale, après 20 siècles de littérature chrétienne, le nouveau vient plutôt de l'explicitation que de l'invention. Voici un exemple emprunté à la partie peut-être la plus essentielle du

livre, lequel contient, par centaines, des recettes de bonne entente et de discrète influence, les unes épinglées, numérotées comme des résolutions de retraite, les autres développées avec un humour et une verve de la plus riche tradition anglo-saxonne. « Donnez toujours au partenaire le sentiment de son importance, *always make the other person feel important* », c'est la règle d'or fournie par Mr. Carnegie. Il fait appel au professeur John Dewey ainsi qu'à William James pour établir que le besoin d'être apprécié à sa juste valeur constitue la faim et la soif de l'homme, à l'état permanent. Je croirais même qu'il encourage en termes, voilés, la flatterie ! Mais il a raison d'écrire que le procédé est vieux comme l'histoire. Son application raisonnable et sensée est vieille comme l'Évangile. Saint Paul s'en est servi dans son discours sur la place de l'Aréopage : « Athéniens, savez-vous que vous avez plus de religiosité que vous ne le pensez ! » C'est grâce à cette méthode, n'en doutons pas, qu'on a pu dire du Bx Jourdain de Saxe et de sainte Catherine de Sienne, qu'à la suite d'un entretien avec ces deux personnages d'élite, chacun pouvait se croire leur meilleur ami. Plus près de nous, Mère Sainte-Anne-Marie, la « grande dame » de l'Institut Pédagogique et de la Commission des Ecoles Catholiques, jouait de cette corde avec un art souverain. Un professionnel de mes amis lui ayant rendu visite, tandis que je l'attendais dans son auto, je lui demandai (comme on fait toujours) le détail de ses impressions. « Ah ! non, pas maintenant, laisse-moi dissiper le sortilège. Cette femme qu'en tout autre milieu j'appellerais une enjôleuse, s'arrange pour t'aiguiller sur ta voie, te faire paraître à ton avantage... Tu sors de là content de toi. M'as-tu vu redescendre, gourmé, redondant, les pouces aux entournures, le noble escalier de l'Institut » ?

Comme il est facile au chrétien discipliné, plus qu'au simple diplomate, de se faire des amis par des moyens honnêtes. Sur le terrain familial, quelles disgrâces les conjoints sauraient éviter, si le mari voulait tenir compte de cet avis de notre moraliste : « Abstiens-toi de comparer, si ce n'est à son avantage, la cuisine de ta femme avec celle de ta mère ou de la femme de ton ami » ; et si l'épouse, de son côté, « prenait une vue intelligente des affaires du mari, de manière à en discuter de façon profitable » (p. 300, 301). Cela revient au culte de l'Importance. Au reste, c'est dans le domaine des relations d'affaires que Dale Carnegie, consulté par des milliers d'intéressés, prodigue davantage les

leçons de sa vaste expérience. Qu'il soit donc lu et médité par tous.

Cet hommage une fois rendu à la probité de notre moraliste, je songe à cette armée de traducteurs ou commentateurs, au sens large des termes, plagiaires plus ou moins inconscients de l'Évangile et du Verbe de Dieu. Je songe à toutes ces mains d'artistes qui ont projeté sur la toile ou sur du marbre, dans un hardi décalque, les beautés dont le Christ demeure l'unique exemplaire. Je songe plus intensément aux écrivains, prosateurs ou lyriques, acharnés depuis deux millénaires, souvent sans le savoir et plus souvent sans le dire, à traduire et expliciter le message de Jésus, son Commandement suprême : Aimez-vous les uns les autres. Toute vérité morale, d'ailleurs, à part quelques rares découvertes de l'antiquité, découle de cette source. Saint Jean de la Croix fait dire à Dieu le Père : « Vous trouverez le tout en Lui, car il parle toute ma parole, il est toute réponse, il est toute vision, toute révélation ». Ce qui semble neuf en ce domaine provient des diverses formes d'écriture et — comme en pure théologie du reste — de la qualité des déductions. Ce commentaire innombrable, et sans cesse inachevé, s'avère légitime dans tous les temps. Il est requis néanmoins que les auteurs ne se fassent pas illusion sur la provenance du texte et ne cherchent pas à en imposer au public. Qu'ils se gardent principalement d'altérer ce texte ou de le restreindre au sens humain. Jésus, dans tous ses discours, plane sur les divines hauteurs. En littérature comme en stricte exégèse, que personne n'ose humilier vers la terre le vol de l'aigle.

CRITICUS

L'Esprit des Livres

Augustin COURNOT. — « Considérations sur la Marche des Idées et des événements dans les temps modernes » — Deux vol. de XXIII-354 et 376 pages. Paris, Boivin, 1934.

La réédition de cet ouvrage ne devrait pas intéresser seulement les savants et les philosophes. Dans l'œuvre de Cournot c'est le livre le plus accessible à un large public et le lecteur qui voudra le parcourir, tout en laissant tomber quelques aperçus, s'endettera largement envers l'auteur.

Cournot attribue à la *philosophie de l'histoire* qu'il préfère appeler *étiologie historique*, « la discussion des causes ou des enchaînements de causes qui ont concouru à amener les événements dont l'histoire offre le tableau ». Cette appellation et cette définition veulent marquer que l'on ne s'attache pas tant à faire valoir des lois qu'à relever des faits indépendants ou subordonnés qui ont dominé la marche de l'histoire. « On peut se méfier beaucoup des lois, des formules en histoire, qui ont occupé et souvent égaré tant d'esprits ». A quoi Vico, Hegel ou Comte répondraient sans doute que l'influence des faits ne détruit pas celle des lois, et que l'efficacité des faits peut résulter au contraire de l'action cachée des lois. Mais les *Considérations* seront avant tout riches d'observations positives où l'on s'efforce de discerner les causes normales et régulières des causes accidentelles, de les critiquer, quitte à admettre que les causes générales et séculaires le sont en vertu d'une nécessité de nature. Car l'Auteur n'a pas l'esprit fermé par son effort. Il admet que le « divin ouvrier » a sans doute la vraie et souveraine formule de tout, mais il constate aussi que ceux qui ont essayé de l'exprimer *a priori* en histoire, n'ont pas pu rejoindre ensuite l'expression complète et adéquate des faits. Il essaie donc de faire *la critique* des causes des événements, et mieux de leurs raisons.

Pourquoi dans le plan de l'ouvrage, a-t-on affecté à la Révolution française un sixième et dernier livre après l'étude du 19^{ème} siècle ? Comme l'Auteur s'en explique c'est afin de démêler encore plus nettement les causes générales dont l'action s'est fait sentir dans les temps modernes et qui auraient agi même si on avait pu prévenir en France la Révolution, « et ce qui tient aux causes locales ou spéciales qui ont déterminé en France une crise révolutionnaire ». Où l'on voit jusqu'où fut poussée la recherche des causes véritables.

Pour relever un chapitre particulier, signalons que Cournot a bien marqué le caractère limité de la philosophie cartésienne. Ce sont les philosophes qui ont coutume de redresser la quatrième partie du Discours ; mais quel nouveau trait de lumière de voir un savant de plus la rejeter à cause des erreurs où elle a conduit Descartes dans le domaine même de la science. « L'essentiel est de bien comprendre que le roman physique des tourbillons, tant reproché à Descartes comme faisant contraste avec la sévérité de sa méthode en philosophie, est au contraire la conséquence forcée des principes de sa philosophie » I, p. 264. La distinction si nette de la pensée et de l'étendue a conduit à la fable de l'animal-machine, et ainsi n'expliquait pas réellement, mais ne faisait

que déplacer les ombres du problème. « L'art d'expliquer, comme l'art de négocier, n'est souvent que l'art de transposer les difficultés. Tel postulat admis, vous expliquerez des choses que vous n'expliquiez pas : qu'y aura-t-on gagné, s'il en coûte autant d'admettre le postulat que de rester sans explication » ? (ibid. p. 262).

Arcade-M. Monette, O. P.

Félix Ravaisson — « *Testament Philosophique* » — Texte présenté par C. Duvivaisse. in-8, VII-197 pages. Paris, Boivin, 1933.

Ce Testament Philosophique est précédé de la notice lue en 1904 à l'Académie des Sciences morales et politiques par M. Bergson, qui succédait à Ravaisson. Cette notice a été publiée en deux autres endroits : Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales et politiques, 1904, t. I, p. 686 ; puis, au dernier chapitre de « La Pensée et le Mouvant ». Au reproche d'avoir quelque peu « bergsonifié » Ravaisson, M. Bergson a répondu que c'était la seule manière de clarifier le sujet en le prolongeant.

Le texte du Testament avait été établi par M. Xavier Léon pour la Revue de Métaphysique et de Morale, janvier, 1901. La présente édition fait suivre ce texte de plusieurs notes non publiées, qui valent moins « par des révélations nouvelles que par la coloration donnée aux textes connus ». Suivent quatre fragments philosophiques de l'Auteur.

La publication de cet ensemble de « philosophie spiritualiste » honore la mémoire de Ravaisson, dont on a reproduit en page liminaire une photographie : celle de son portrait par le peintre alsacien J.-J. Henner.

A.-M. M.

Georges BERTIER — « *L'Orientation Professionnelle de la Jeunesse Bourgeoise* ». — Librairie Pierre Téqui, Paris, 1940. Pp. VII-165.

Ce petit livre que vient de publier le directeur de l'École des Roches ne nous apporte, en ce qui regarde la technique et l'organisation de l'orientation professionnelle, rien de vraiment neuf. Il se présente d'ailleurs comme une œuvre de vulgarisation. Comme tel, il est destiné à rendre des services appréciables à tous ceux qui sont à la recherche d'une monographie claire et précise pour se renseigner, en marge de leurs occupations professionnelles, sur cet important sujet. Ils trouveront là, réduit à son expression la plus simple, l'essentiel d'une documentation abondante sur le mécanisme de cette institution si nécessaire. Nous souhaiterions que ces pages soient lues par tous les professeurs de l'enseignement secondaire. En effet, le point de vue qui les intéresse immédiatement est précisément celui que l'auteur s'est donné pour tâche d'approfondir dans la mesure où les données actuelles et les cadres restreints de son travail le lui permettaient.

Noël Mailloux, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES

Jean BOUSQUET, O. P. — « Les Jours et les Heures » — A l'Œuvre de Presse Dominicaine, 5375, Av. N.-D. de Grâce, Montréal. Prix : \$0.40 (Taxe en plus).

« Les jours et les heures » du R. P. Bousquet, est une sorte de journal où en dix ou quinze lignes chaque jour, dans le calme de sa cellule, l'humble religieux a noté ce que Lozeau appelait si bien « la poussière de l'heure et la cendre du jour ». On est au 7 mars, et c'est la fête du Docteur angélique, ainsi que nous devrions le savoir, mon révérend Père, mais nous ignorons tant de choses essentielles que le bon Dieu va chercher de bons jeunes hommes dans leur famille pour les enfermer dans son amour, et qu'ils nous enseignent tout ce que nous oublierons encore. Mais voyez comme il parle de saint Thomas et comme son esprit est clair, sa phrase sobre, ses mots alignés pour faire de la lumière. « Le maître des maîtres, dit-il. Le plus savant des saints et le plus saints des savants, comme disent les panégyristes.

L'Eglise acclame aujourd'hui son Docteur, celui dont la doctrine radieuse éclaire tous les siècles.

Quand il est arrivé, la raison et la foi étaient en désaccord, un désordre sans précédent régnait dans la pensée chrétienne, toutes les grandes âmes étaient inquiètes.

Quand il est mort, une synthèse doctrinale de la pensée chrétienne était debout et défiait tous les chocs. La raison et la foi étaient réconciliées à jamais. C'était déjà, c'était pour toujours, le règne de l'ordre et de la lumière.

Ce qui frappe l'étudiant dès les premières lignes de la Somme théologique, c'est la limpidité du style. Avant saint Thomas et après lui, la langue latine est fatigante. Saint Thomas d'Aquin, qui a créé une pensée nouvelle, a créé aussi un nouveau style, et la pureté de ce style n'est que la résultante de la pureté qui règne dans l'esprit de l'incomparable maître ».

Il est dit que le divin Crucifié adressa un jour la parole au Docteur angélique et lui dit : « Thomas, tu as bien parlé de moi ». Jeune Père, à votre tour, que vous avez bien parlé de Thomas ! Je ne veux pas louer votre syntaxe et le talent que Dieu vous a donné, mais plutôt l'usage que vous en faites et le profit qui ressortit au peuple ignorant, dont je suis, du sacrifice aigü qui vous a conduit, avec vos frères, dans la cellule outaouaise, dont vous dites ailleurs : « Ce couvent des Frères Prêcheurs (à Ottawa), avec ses murailles et ses tours crénelées, fait beaucoup penser aux vieux châteaux forts de l'Europe féodale... On l'aperçoit de plus d'une lieue, surplombant la ville. J'essaie d'imaginer la stupeur d'un orangiste sectaire arrivant dans la capitale de son pays, lorsque, s'informant de la forteresse aperçue là-bas par la fenêtre du train, une voix lui souffle à l'oreille ces deux mots : « Dominican Fathers ».

Et que sera-ce, un peu plus tard, lorsqu'entouré de ses congénères... cir-conparoissiens il écoutera le multiple carillon égrener dans l'air du soir l'*Adeste fideles* et les mélodies de nos plus beaux cantiques !

Mais le Frère Prêcheur n'est pas seulement combatif et sergent de la Vérité. Il a dit adieu au siècle, mais son cœur de chair ne l'a pas quitté entièrement. Voici des lignes, entre cent autres, que je n'ai pas le courage de sauter. Il s'agit du 25 juillet. « Précieux souvenir qui me revient en cet anniversaire

REVUE DOMINICAINE

de mon entrée au cloître. Ma petite sœur n'avait que onze ans. Le soir qui précéda mon départ, je marchais avec elle sous les arbres du verger... Que de choses elle me disait ! C'était mon dernier soir. Le lendemain j'allais partir. Ce départ serait différent des autres. Les autres n'étaient pas de vrais départs. Qu'il était beau ce dernier soir !

Quand je revins, cinq ans plus tard, je ne reconnus pas ma petite sœur. C'était une autre, et combien distante, combien discrète maintenant ! Une belle inconnue au teint nacré se tenait devant moi et me regardait de ses grands yeux pensifs, pareils à des gouffres de silence ».

Mais le 24 août la note est à la joie. *Causa nostræ lætitiæ*, dit-il en tête. « Ma Souveraine bien-aimée, vous êtes la cause de ma joie. Le sacerdoce est une grâce et vous êtes la mère de toutes les grâces. Qu'il le sache ou qu'il l'ignore, le prêtre vous doit son sacerdoce. *Sacerdos alter Christus*. Vous l'avez demandé, vous l'avez obtenu pour lui ». Mais il faudrait citer des pages par douzaines.

Le « Devoir », 7 septembre 1940.

Ernest Bilodeau

Abbé Roland FOURNIER, P. S. S. — « La théologie de l'Action Catholique » — Un volume in-8, 192 pages — \$1.00 Librairie Granger Frères Limitée, 54 ouest, rue Notre-Dame Montréal.

Comme dans tout mouvement en voie d'adaptation, l'Action Catholique possède encore des contours mal définis, des positions équivoques, qui, sans nuire à l'ensemble de l'organisation, appellent des rectifications ou de plus amples précisions. Ce nouveau volume, sur le sujet, a pour principal mérite de s'attaquer uniquement à la nature de l'Action Catholique et de l'étudier en profondeur.

L'Auteur a spécialement traité de l'Action Catholique en fonction de sa vitalité surnaturelle, vitalité qui prend ses racines dans la grâce sanctifiante, au cœur de chaque chrétien, et qui s'épanouit par le caractère dont le Christ a marqué les siens au jour de la confirmation.

L'on aimera surtout à retrouver, au cœur de ce travail d'éclairantes synthèses sur les sens de notre destinée, l'unité de la vie Chrétienne sous toutes ses formes d'expression. L'Action Catholique ne prend pas figure d'une chose nouvelle ajoutée à la vie, mais se présente comme une vie socialement chrétienne.

Cette riche et profonde étude, dans la langue théologique claire et précise, est appelée à rendre de grands services. Elle se recommande à tous ceux qu'intéresse sérieusement cette question, et davantage à ceux qui s'occupent d'organisation d'Action Catholique.

Abbé A. DAVID — « Les douze promesses de Paray-le-Monial ». — 1 vol. in-12 de 222 pages. Paris, Librairie Pierre Téqui, 1940.

On sait avec quelle persévérance et quel succès M. l'abbé Alphonse David s'est attaché à retracer l'histoire et le rôle des sanctuaires de la Très Sainte

L'ESPRIT DES LIVRES

Vierge dans l'Ile-de-France. *Stations aux Notre-Dame de Paris, Litanies des Notre-Dame de la Banlieue, Le Jubilé Français du Vœu de Louis XIII* : ces beaux titres chantent dans nos mémoires, cependant que le contenu des trois volumes a fortifié et encouragé l'âme de quiconque en a fait une calme et aimante lecture. Aujourd'hui, l'Auteur revient au thème de la dévotion au Sacré-Cœur qu'il avait déjà traité dans son livre : *Dilexit — Diliges*. Dans ce présent ouvrage, les douze promesses que Notre-Seigneur confia à sainte Marguerite-Marie sont disséquées, étudiées, creusées, puis reconstituées, chacune dans sa teneur et dans son cadre.

Sans négliger entièrement le côté affectif du sujet, M. l'abbé David s'est surtout appliqué à mettre en valeur l'autorité des Promesses de Paray-le-Monial et leur contenu de doctrine. Il se défend d'avoir voulu présenter en deux cents pages toute la théologie du Cœur de Jésus. Il en a du moins tracé les lignes principales avec cette netteté, ce relief, ce style à la fois précis et chaleureux que ses lecteurs connaissent et retrouveront ici avec joie. Pages 42-43, l'Auteur eût mieux fait de suivre simplement l'exposé du R. P. Sertillanges dans : *Ce que Jésus voyait du haut de la croix*.

A. Papillon, O. P.

Wilfrid BOVEY — « Les Canadiens français d'aujourd'hui ». 1 vol. grand in-8 de 417 pages. Traduit de l'anglais par Jean-Jacques Lefebvre. Les Editions de l'A. C.-F., Montréal, 1940.

Ce livre est peut-être ce qu'il y a de plus complet et de plus au point en fait de travaux parus jusqu'ici sur les Canadiens français contemporains. Écrit dans un esprit des plus sympathiques, il est tout à fait de nature à faire connaître avantageusement la population d'origine française du Canada à ceux qui ne la connaissent pas encore ou qui n'ont eu jusqu'ici à son sujet qu'une idée incomplète ou erronée. Cet ouvrage suppose un grand travail d'observation et de réflexion non moins qu'une grande érudition. L'esprit de justice et de bienveillance qui en marque chacune des pages est la preuve qu'un observateur qui sait mettre les préjugés de côté au besoin peut trouver beaucoup de bon là où les esprits superficiels et prévenus ne trouvent que défauts et imperfections. On pourra peut-être faire à l'auteur le reproche que certains lui firent à propos de son ouvrage précédent, *Canadien*, à savoir : d'avoir flatté son modèle en lui prodiguant une admiration excessive. Dans son dernier ouvrage, en effet, l'auteur ne s'arrête qu'aux seules qualités des Canadiens français alors que la mention de certains défauts nationaux indubitables eût été de mise et, peut-être, féconde en résultats. Quoi qu'il en soit de cette absence, voulue ou non, de sens critique chez l'auteur, il mérite la plus profonde gratitude des Canadiens français pour la largeur de vues et la loyauté dont il a fait preuve à leur égard.

Tous les chapitres de ce livre sont palpitants d'intérêt et constituent une mine de renseignements des plus utiles pour quiconque n'est pas au courant des sujets qui y sont traités. Nous avons noté, pour notre part, avec une particulière satisfaction, les chapitres X et XI, intitulés, l'un : *l'Education*, l'autre : *la Formation professionnelle*.

REVUE DOMINICAINE

Au chapitre XIII, intitulé : *Les Mouvements de la Jeunesse*, l'auteur traite entre autres thèmes, de l'attitude des Canadiens français à l'égard du communisme. Il écrit : « ... Les descendants de ceux qui luttèrent pour leurs croyances religieuses devraient au moins ne pas refuser leur sympathie à d'autres hommes qui tiennent tout autant à leurs convictions religieuses... » (p. 240). Ces lignes appellent une réserve.

L'attitude des Canadiens français — comme, du reste, de tous les catholiques — vis-à-vis du communisme ne consiste pas dans la détestation des communistes eux-mêmes mais du communisme en tant que système doctrinaire erroné et essentiellement subversif de l'ordre social. Les Canadiens français ne refusent pas leur sympathie aux communistes qu'ils considèrent comme des frères dévoyés qu'ils doivent s'efforcer de ramener à de meilleurs sentiments. Ils prennent en sincère pitié ces hommes qu'on a odieusement trompés et aigris et ils tâchent, en les éclairant, de les désabuser de leurs pernicieuses illusions. Quant au communisme lui-même, les Canadiens français ne sauraient avoir aucune sympathie pour lui car il est une monstrueuse erreur et l'un des pires facteurs de désordre qui soient. A ce double titre ils sont convaincus qu'il doit être combattu avec la dernière énergie.

Pour en venir maintenant aux mérites littéraires de l'ouvrage nous dirons que le style, à en juger par celui de la traduction elle-même, est clair et alerte, de sorte que l'intérêt du lecteur se soutient agréablement jusqu'à la fin du volume. Le traducteur mérite aussi sa large part de félicitations pour avoir entrepris la tâche de donner au public canadien-français une version française d'un livre aussi utile à ses intérêts nationaux que l'est cet ouvrage récent de M. Bovey. Cette tâche accomplie suppose un grand labeur comme une connaissance enviable des deux langues. Nous avons relevé, toutefois, ici et là, certaines impropriétés de termes et autres incorrections telles que : *industries basiques*, pour *de base*, *faire de l'argent*, pour *gagner de l'argent*, *éligible pour une médaille*, pour *qualifié pour obtenir une médaille* ; (*l'île de Crète*, *le dynamo*).

Disons en terminant que ce livre devra désormais être lu par quiconque voudra connaître à fond la vie, la mentalité et les institutions canadiennes-françaises. Ajoutons que ce serait une heureuse idée à réaliser, en même temps qu'une juste appréciation du travail de l'auteur et du traducteur, que de contribuer à la diffusion de ce livre en le donnant comme prix de concours et comme récompense aux élèves méritants de nos collèges, de nos pensionnats et de nos écoles.

A.-M. Richer, O. P.

Un religieux contemplatif — « *Manete in dilectione mea. Réflexions ascétiques et pastorales proposées aux jeunes prêtres* ». 1 Vol. in-12 de 167 pages. Paris, Librairie P. Téqui, 1940.

Rome, place de la Minerve. A cet angle de l'historique piazza où débouche via S. Chiara, l'éditeur Marietti, de Turin, a ouvert une succursale qui menace de devenir plus importante que la maison-mère. La disposition topographique

L'ESPRIT DES LIVRES

de cette librairie romaine lui permet de posséder d'amples vitrines où le choix des volumes est abondant et fréquemment renouvelé. Mais pendant les huit années que j'ai vécu à Rome, j'ai rarement vu les montres de la succursale Marietti sans au moins un des ouvrages italiens de l'auteur que je dois recenser aujourd'hui. Les titres, toujours en latin, flamboyaient : *Oportet illum regnare* ; *Manete in dilectione mea* ; et surtout *Resurget frater tuus* qu'entourait une bande rouge portant en funèbres lettres noires la mention : *riservato ai sacerdoti*. La gent ecclésiastique juvénile regardait avec empressement ce bouquin qui devait contenir moult révélations sur un sujet toujours passionnant : les déficiences sacerdotales.

Le R. P. René Henry, C. SS. R., a entrepris la traduction de « Manete ». Dans la préface, il décoche d'abondants éloges à l'écrivain anonyme qui lui rend la politesse en déclarant, page 141, que le livre, d'ailleurs inconnu, du R. P. Henry : *Le prêtre héraut du Sacré-Cœur* s'avère de maxime utilité pour le clergé contemporain. L'auteur est donc un religieux contemplatif (page 5). On m'a dit qu'il appartient à l'Ordre des Chartreux, et qu'il avait auparavant milité dans les rangs du clergé séculier. Ceci expliquerait pourquoi il est souvent si hargneux à l'égard de ses anciens confrères parmi lesquels lui-même n'arrivait pas à réaliser son idéal de sanctification. Seulement, son cas personnel ne constitue pas une règle générale. Il l'a parfois trop oublié.

Dès le début (pp. 7-8), le vertueux auteur se compare au « petit David » possédant une fronde bénie de Dieu, et dont les pierres, ici, sont les livrets de notre contemplatif. Page 104, note cinquième, il nous déclare : « Je ne cesse de recevoir des lettres de mes convertis qui expriment leur étonnement et leur joie reconnaissante. Oh ! si je l'avais connu plus tôt ! écrivent-ils — je ne me reconnais plus ! — je suis devenu un autre homme ! — ma paroisse est transformée ! — je ne l'aurais jamais cru ! etc... » Ce candide aveu : *mes convertis* s'accorde avec le ton général de l'opuscule qui est celui d'un magister fondateur d'une nouvelle école de sainteté sacerdotale. A ce propos nous ferons bien de relire la *Revue Dominicaine* de novembre 1939, page 214, texte et note 1, sur « les zéloteurs mal éclairés du *retour direct* à l'Évangile ».

Le ton de hargne pessimiste de l'auteur et son trop grand contentement d'être colonel d'une armée de convertis sacerdotaux empêcheront son « Manete » de produire tout le fruit désiré. Il y a beaucoup de belles et incitatrices citations dans les courts chapitres que notre Alceste aligne sans aucun ordre logique. D'ailleurs, ce dernier détail fait partie de sa mystique : il se défie des livres bien construits ! L'exposé de ses idées de réforme cléricale se termine à la page 148. Les treize pages suivantes renferment un essai de reconstruction des *vraies* promesses du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. En un prologue sans aménité, notre écrivain repart à fulminer contre toutes les altérations de fond et de forme que l'on apporte au texte authentique et intégral des paroles de Notre-Seigneur à sa confidente de Paray-le-Monial. Pages 159 et 160, le bon Père patauge dans une tentative de concordisme entre le salut éternel promis à l'accomplissement des neuf premiers vendredis et le dogme éternel de notre prédestination. La théologie n'est pas son fort. Mais on peut lire son petit livre pour s'édifier et pour se stimuler.

A. Papillon, O. P.

L'Académie Canadienne Saint-Thomas d'Aquin : Huitième session, 13 et 14 octobre 1937. Un volume in-8 de 175 pages. Québec, Typographie de *L'Action Catholique*, 1939.

La couverture et la page du titre intérieur portent l'une et l'autre : 1939 comme millésime de publication. Mais le *Nihil obstat*, l'*Imprimatur* et la mention des *Droits réservés* présentent la date de 1940. Parmi nos divers centres de haut savoir, l'Académie Saint-Thomas d'Aquin se trouve la plus haut placée. Il lui revient donc de dominer en grande dame les autres branches, c'est-à-dire de les apprécier et de leur montrer toute l'estime voulue. Souhaitons respectueusement qu'à l'avenir, la docte société ne méprise pas les normes — même les plus menues — de la méthodologie scientifique. Cherchant une explication à ce petit truc de l'actuel compte-rendu, je suis tombé sur les lignes suivantes de Son Eminence le Cardinal Villeneuve : « D'un rythme lent, grave, qu'en notre monde toujours au pas de course, on juge trop mesuré, elle (l'Académie) a vécu solennellement, très utilement aussi » (*op. cit.*, page 57). Peut-être le conseil de direction s'est-il mépris sur l'authentique actuation du concept de solennité. Mais alors il aurait dû réfléchir aux rudes coups qu'il porte à l'utilité, en nous retardant ainsi l'administration de ses aliments thomistes. A moins que ce procédé dilatoire ne s'explique tout simplement par le désir de détourner notre attention des sessions annuelles qui pourraient avoir été supprimées !

La huitième session comporta trois séances, et quatre grandes conférences. La première, donnée par le T. R. P. Forest, Doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal, étudie le cartésianisme et l'orientation de la science moderne. On connaît la compétence de l'auteur. Celui-ci rentrait, au surplus, de Paris où il avait représenté nos universités au congrès mondial de juillet 1937 réuni pour commémorer et apprécier l'œuvre cartésienne. Aussi Mgr Pâquet présente-t-il en ces termes le T. R. P. Forest : « Nous n'avons pas besoin d'ajouter combien l'éminent Doyen est qualifié pour aborder un tel sujet et avec quelle vigueur et quelle pénétration d'esprit il saura développer le thème que notre programme annonce » (*op. cit.*, page 21). Et Son Eminence le Cardinal Villeneuve de saluer, aussitôt après la conférence, le R. P. Forest, « le secrétaire de notre Académie, et à coup sûr l'un des esprits les plus pénétrants de nos corps universitaires » (*op. cit.*, page 59). Le travail présenté ce soir-là justifiait d'ample façon ce jugement de l'Eminentissime Chancelier de l'Université Laval. Voici quinze ans en cet été 1940, le T. R. P. Forest quittait le Collège Dominicain d'Ottawa pour se consacrer désormais à l'enseignement exclusif de la philosophie dans la jeune Faculté de l'Université de Montréal. Aucun de ses anciens élèves n'a oublié la *manière*, solide et nette, du plus compétent de leurs professeurs. Ce leur est une joie de pouvoir lire ses cours à défaut de pouvoir encore les entendre. La conférence donnée à Québec le 13 octobre 1937 est bien dans la tradition de leur maître de jadis et d'aujourd'hui. C'est un exposé clair et serré de cette théorie cartésienne des deux idées d'étendue et de pensée qui occupent une place à part parmi celles que nous *trouvons* en nous. En les examinant de plus près, on constate qu'elles n'ont rien de commun : donc le monde de la matière est isolé de celui de l'esprit. Ces deux mondes que la philosophie s'était bornée à distinguer, Descartes va les

L'ESPRIT DES LIVRES

séparer et les opposer. De cette séparation et de cette opposition quelles furent les répercussions, d'abord sur les sciences de la matière, puis sur celles de la vie (c-à-d. psychologie et pédagogie) ? L'auteur précise justement : non pas les conséquences directes, voulues par Descartes, mais les *répercussions*. A sa double question le T. R. P. Forest donne réponse en un lumineux diptyque. Tout ce que l'on pourrait regretter avec lui, ce sont, non pas les conséquences, mais les répercussions inévitables de la brièveté forcée de sa conférence. L'auteur l'a noté lui-même : « Ce jugement pourra paraître sommaire. Nous avouons que présenté dans un tel raccourci, il manque de nuances » (*op. cit.*, page 44).

Dans l'ordre chronologique des séances, la deuxième étude est celle consacrée au *Cardinal Lépicier et à son œuvre théologique* (pp. 64-101). L'auteur en est M. l'abbé Arthur Douville, supérieur de l'École Notre-Dame de Lévis, élevé depuis à la dignité d'évêque titulaire de Vita et d'auxiliaire de S. E. Mgr F.-Z. Decelles.

Sur la jeunesse et sur la maturité comme sur les qualités d'âme et de vie religieuse du Cardinal Lépicier, l'auteur s'étend et se répand, plus même que ne le comportait l'*ambitus* de son travail. Sur le thomisme de son héros, M. l'abbé Douville porte un jugement que peu de théologiens pourront endosser. Si j'avais l'impertinence de décider du débat d'ailleurs très inégal sur la valeur du Card. Lépicier comme disciple et interprète du Docteur commun, je dirais combien mon humble consultation des pullulantes œuvres lépicériennes m'a fait saisir l'opportunité du jugement porté par le T. R. P. Chenu dans le *Bulletin Thomiste* de juillet-décembre 1936 (Tome IV, page 895) : « Si être thomiste consiste à admettre toutes les conclusions de S. Thomas depuis la distinction réelle de l'essence et de l'existence jusqu'à la composition du ciel cristallin, depuis la causalité physique des sacrements jusqu'à la théorie des quatre éléments, le P. Lépicier fut un fidèle thomiste. Mais si le vrai disciple pénètre jusqu'aux principes et à l'esprit de son maître, pour poser en leur permanente ouverture et leur nécessaire progrès les problèmes fondamentaux de la pensée, philosophique ou théologique, il faut avouer que le P. Lépicier, précisément sur les notions méthodologiques premières de la théologie — révélation, inspiration, foi, dogme, etc. — n'éprouva point les exigences spirituelles qui furent celles d'un Albert le Grand et d'un Thomas d'Aquin, ou, à leur suite, aujourd'hui, d'un Gardeil. « Or c'est justement le *De sacra doctrina* de Lépicier que M. l'abbé Douville choisit (pages 94-96) pour montrer la valeur thomiste de son héros, dont par ailleurs il loue à juste titre la tendre piété.

La troisième étude (pp.103-123) porte ce titre aguichant : *Le prix d'une vie*. Elle est l'œuvre de M. le curé Joseph Ferland. « La vie vaut ce qu'elle rapporte. Or qui dira la somme de biens que, d'une manière directe ou indirecte, peut procurer la vie tant à celui qui en jouit qu'à ceux qui lui sont unis de quelque manière ? Ces biens sont d'ordre soit naturel soit surnaturel » (p. 107). Le thème est ancien, mais traité d'une manière alerte et intéressante.

M. le juge Thibaudeau-Rinfret, de la Cour Suprême, a prononcé la quatrième conférence. Sujet : *Le droit civil de la Province de Québec et le droit naturel tel qu'exposé par saint Thomas* (pp. 133-163). Des données sûres,

beaucoup de citations, peu de synthèse. Une autre fois, Son Honneur devrait au moins faire grâce à Alfred de Musset !

En terminant, s'il m'était permis d'exprimer deux souhaits fort respectueux, je mettrais d'abord l'accent sur l'avantage que présenterait, pour toute une session, un sujet unique étudié sous ses aspects principaux. Ainsi, en octobre 1937, la commémoration cartésienne aurait pu provoquer, après l'exposé du T. R. P. Forest, trois autres travaux tendant à *creuser* tel ou tel point de la doctrine de Descartes. Par exemple, pour Descartes, les deux domaines de la raison et de la foi, tout en étant distincts, doivent-ils demeurer parallèles, l'acte de foi étant construit sur le même type que la connaissance rationnelle ? Conçoit-il les rapports de la foi et de la raison en conformité avec la tradition thomiste, bien qu'avec une tendance à exagérer la séparation ? Ou encore : dans la théorie cartésienne de la création par la volonté divine des vérités éternelles, peut-on voir une manière positive d'affirmer que ces vérités ne sont pas indépendantes de Dieu ? Quels résultats donnerait un rapprochement, peut-être inattendu, entre cette opinion de Descartes et l'enseignement du *De Veritate*, quest. 3, art. ?

Mon autre souhait, ce serait qu'à l'avenir la direction impose aux auteurs des travaux de chaque session un système uniforme de références et de citations.

Un dernier détail. Page 15, Monseigneur Pâquet parle du « Discours sur la méthode ». Je me trouvais en France, au début de 1937, lorsque parut avec la même inscription le timbre commémoratif de Descartes. Le gouvernement du Front Populaire dut retirer en hâte le malheureux timbre et le remplacer par un autre portant la légende : Discours de la méthode. La distraction de l'éminent prélat québécois m'a rappelé cet épisode du gouvernement des *camarades*.

A. Papillon, O. P.

M. Jean CHARBONNEAU — « Tel qu'en sa solitude », 1940, aux Editions Bernard Valiquette et A. C. F., de Montréal.

Après un long silence, l'auteur nous revient avec un volume de poésie de deux cents pages, présenté magnifiquement par les Editions Valiquette et A. C. F. Mais nous devons avouer que le ramage de l'œuvre nouvelle ne ressemble pas à son plumage, pour parler LaFontaine.

Et à lire les différents chapitres (Penché sur la balustrade — Les Compagnons de la Marjolaine — L'Ombre et l'Oubli), on a l'impression d'assister à l'exhibition d'un vieux rouet exhalant la vieille senteur poussiéreuse des pièces du Château de Ramezay. Qu'on nous permette de vénérer le rouet... quitte à lui laisser dormir le Sommeil du juste. Avec cette différence, toutefois : le rouet évoque quelque chose de « chez-nous », et remue en nous le vieux fonds poétique qui ne demande qu'à se mettre en branle, ce qu'on ne saurait affirmer du volume.

Tout ceci n'enlève absolument rien au mérite incontestable du fondateur de l'École Littéraire de Montréal (1895), qui, l'un des premiers, se rendit compte de l'embourbement de notre littérature canadienne-française.

L'ESPRIT DES LIVRES

Mais nous ne croyons pas qu'en terre québécoise, pas plus qu'ailleurs, on puisse construire une poésie ardente et profonde avec les poncifs de la mythologie grecque, avec des mots à majuscules (Passé — Muse — Désir — Inconnu — Solitude — Temps — Gloire — Fortune — Ombre — Oubli), même en les assaisonnant d'un amour verbal pour la Nature.

M. Jean Charbonneau a peut-être voulu se décrire dans cette pièce intitulée : « Stèle au Poète » (p. 141), lorsqu'il nous dit :

« Il ne fut rien qu'un simple amant de la Nature,
Qui ramasse au hasard les fleurs qu'on peut cueillir.
Puis, un jour, respirant le parfum de ces roses
Que les tendres tilleuls couvrent de leurs rameaux,
Il surprit les secrets cachés au fond des choses
Et sut combien est grand le *prestige des mots* ».

Nous regrettons que l'auteur n'ait pas exploité plus à fond la solide formule qu'il nous livrait en 1900 dans « Les Soirées du Château de Ramezay », p. 234, : « La combinaison et l'arrangement des mots ne furent jamais une excuse à la pauvreté des pensées », parce qu'aujourd'hui, en poésie et en bien des domaines, la guerre le prouvera, le « prestige des mots » s'affaiblit de plus en plus.

Malgré tout, « Tel qu'en sa Solitude » est une œuvre appréciable, née d'un grand amour de la poésie et nous croyons que M. Jean Charbonneau réalisera un jour la finale de la « Stèle au Poète » :

« Et pour avoir vécu de la Beauté suprême,
Sans connaître le sort des vers qu'il écrivit,
Cet humble créateur d'un seul parfait poème,
Grava sur cette stèle un nom qui se survit ».

V.-R. Charbonneau, O. P.

Marie-Rose TURCOT — « Le Maître » — Les Editions L'Eclair-Hull — 1940.

A son œuvre littéraire considérable, Marie-Rose Turcot vient d'ajouter un volume d'un genre nouveau pour elle.

Le Père Lamarche dans la préface d'un opuscule paru ces dernières années écrivait en substance : « La littérature spirituelle au Canada s'offre en quantité déficiente : ce n'est pas la forêt qui empêche d'y voir les arbres. Rares sont les laïcs, surtout parmi les femmes, qui aient osé diriger leur effort de ce côté pour en faire bénéficier le lecteur. Le livre de Mlle X... ne prétend pas combler même en partie ce vaste vide. Il veut tout simplement percer une avenue, y hasarder quelques pas, en invitant les autres à le suivre et à le dépasser ».

REVUE DOMINICAINE

Voilà qui est fait. Mlle Turcot a perçu l'appel, et dans cette avenue où nous nous aventurons nous-même assez fréquemment, nous voulons être des premières à lui souhaiter la plus amicale bienvenue.

La fine plume, habile à nous transporter « au pays des géants et des fées » s'applique, cette fois, à raconter quelques épisodes de la vie publique du Maître. Le Maître, c'est le Christ, l'immortel Géant, à l'inépuisable histoire. Ce n'est donc pas purement une œuvre d'imagination, ou plutôt, notre auteur se sert ici de son talent créateur pour reproduire en de vivants tableaux, quelques faits évangéliques.

Il y en a dix-sept, choisis au hasard des rencontres de Notre-Seigneur avec ses élus. Parfois, c'est l'un des événements les plus importants de sa vie, parfois, c'est un simple nom qui inspire tout un billet. Avec Mlle Turcot, nous passons de Nazareth à Bethléem, de Bethléem en Egypte. Elle nous conduit à Capharnaüm, « l'agresse et douce cité dont la ruine est si complète, que, de son emplacement, les traces mêmes ont disparu ». Par une nuit émouvante, nous nous trouvons sur le lac de Tibériade « le lac qui brille toujours au cœur de la Palestine enchassé comme une gemme dans l'écrin des montagnes de Galilée, le lac, évocateur de l'éternel Revenant, pacificateur des ioules et Prince des pardons infinis ».

En cours de route, il nous est donné de rencontrer différents personnages : Marie, la co-rédemptrice, les Apôtres, quelques contemporains et amis de Jésus de Nazareth. Mais c'est Jésus qui, tenant le rôle-titre, est toujours au premier plan.

Attrayant dans son apparence extérieure, soigné dans son contenu, original en sa formule, et son expression, cet ouvrage de Marie-Rose Turcot.

Son expression. On pourrait ici discuter sur cette originalité et risquer une préférence personnelle pour les billets à l'ancienne manière. La prose Turcot, depuis longtemps consacrée fait, depuis longtemps, nos délices. Le rythme Turcot nous surprend un peu et n'a pas encore réussi à nous émouvoir.

Par les qualités que nous venons d'énumérer et par beaucoup d'autres que la critique officielle fera ressortir, « Le Maître » s'impose à l'attention du public pour sa double valeur littéraire et apostolique.

Jeanne-Marie Gay

AVIS



Nous serions reconnaissants aux personnes qui pourraient nous faire parvenir les numéros suivants de la « Revue Dominicaine » :

Année 1898 : octobre (Le Rosaire)

Année 1930 : novembre

Année 1937 : mars

